

## SOMMAIRE

Albert I<sup>er</sup> dans l'intimité  
Un ami de Stendhal  
Victor Jacquemont  
Le professeur Georges Doutrepoint  
En quelques lignes...  
De mon temps...

L. DUMONT-WILDEN  
Fortunat STROWSKI  
Pierre MAES  
Fernand DESONAY  
\* \* \*

Baronne A. de PITTEURS

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Alexandre Farnèse », Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Pas « très reluisante » la dernière crise ministérielle! Ce n'est pas encore cela qui relèvera le prestige du régime parlementaire. Le vénérable ministre d'Etat libéral, M. Fulgence Masson, a dit avec raison : « La semaine écoulée n'a pas été bonne pour le parti libéral. Disons franchement qu'elle a été mauvaise. » Comment se défendre de l'impression qu'en démocratie politique, tout élu est considéré comme également compétent pour diriger n'importe quel département ministériel? Les portefeuilles ont tout l'air d'être distribués un peu au hasard, à tout le moins pour des raisons où celles de la compétence et de l'expérience ne brillent pas au premier rang. Dosage politique, considérations électoralistes, questions de personne prennent le pas.

Heureusement, chez nous, en Belgique, la conscience des individus corrige encore dans une large mesure la nuisance d'institutions parlementaires qui, partout, sont usées et tombées en discrédit.

Attendons le ministère à l'œuvre et souhaitons, dans les heures difficiles que nous traversons, que tous les ministres du Roi aient à cœur de ne promouvoir qu'une seule politique : la politique nationale! Certes le problème du budget est important. Il est dominé, toutefois, par une question vitale, celle de savoir comment nourrir, vêtir, chauffer, huit millions de Belges! Le pays consomme ses réserves. Elles sont loin d'être inépuisables. Le Belge est le meilleur ouvrier du monde. Comment lui assurer le travail dont il doit vivre? Aux conseillers du Roi à se dépenser sans compter pour trouver les moyens les mieux appropriés et les plus efficaces.

On leur demande beaucoup, aux membres du Gouvernement, et on les dédommage très mal d'une activité dépensée tout entière au service du bien commun. Nos ministres sont fort mal payés. Nos fonctionnaires supérieurs aussi, d'ailleurs. Mais 100,000 francs pour un ministre, est-ce assez ridicule!...

En attendant de voir à l'œuvre un Gouvernement que tout le monde supplie de gouverner, nourrissons nos espoirs en admirant le remarquable redressement accompli au Portugal par un homme extraordinaire : Oliveira Salazar. Sans doute, c'était le gâchis dans ce pays exploité à fond par les requins d'une démocratie politique qui n'était que le pillage des richesses nationales par des coteries et des clans. Un homme s'est trouvé; incarnation de l'âme même de son pays, qui a réussi à grouper les forces vives de sa Patrie pour entreprendre et réussir l'étonnant redressement accompli en huit ans.

Plus de partis; rien qu'une union nationale appelant à elle tous les Portugais patriotes. Un seul programme : organiser la nation. Gouvernement indépendant « même à l'égard de l'Eglise, de l'armée ou de la classe ouvrière », et on ne peut qu'applaudir. Salazar est un excellent catholique mais qui sait que le domaine de la religion et celui de la politique sont distincts — nous ne disons pas : séparés.

L'expérience portugaise a réalisé « un pouvoir exécutif plus fort, plus indépendant, plus rapide dans ses décisions » et, ajoute

M. Lewandowski, auquel nous empruntons ces lignes, « c'est là qu'est la vraie solution de la crise portugaise ». On ne saurait assez méditer cette conclusion. Salazar a donné « le salutaire exemple d'une nation guérissable par le retour aux saines méthodes d'économie et la réforme des mœurs administratives, sous un Gouvernement sachant inspirer confiance, et qu'il ne faut pas confondre avec les régimes d'arbitraire ou de force ». Car le « dictateur » portugais n'a nullement eu recours à la force. « La violence — dit-il — procédé direct et constant de dictature fasciste, n'est pas applicable au milieu portugais; elle ne s'adapte pas à la douceur de nos habitudes. La violence peut avoir des avantages à certaines heures historiques, mais elle jure avec notre race et nos habitudes. »

Chez nous non plus, la violence ne « prendrait » pas. Mais il n'est pas un Belge raisonnable qui ne souhaite vivement que l'exécutif de son pays ne soit considérablement renforcé et assoupli. La politique des partis, avec ses combinaisons et ses compromissions, ses hésitations et ses faiblesses, sa nécessité de faire passer des intérêts particuliers avant l'intérêt général est méprisée par l'immense majorité des électeurs. Alors, qu'attend-on?...

\* \* \*

Comme... préambule au programme que le nouveau gouvernement nous donnera, la semaine prochaine, sous forme de déclaration ministérielle, nous reproduisons ici la traduction française, inédite, du discours-programme de M. Salazar, radio-diffusé par tout le Portugal, il y a quelques mois, à la veille du plébiscite par lequel les électeurs portugais approuvèrent, à la presque unanimité, l'œuvre du grand homme d'Etat.

*Nous sommes au lendemain de la catastrophe du dollar; à peu près à l'anniversaire de la catastrophe de la livre; et probablement à la veille de l'écroulement de tout ce qui semble encore tenir debout? Ce serait là des phénomènes bien grands, suffisant à un siècle, si, notre sensibilité ne s'était émoussée déjà, à la vue de tant de désastres formidables, se succédant presque sans arrêt. Nous avons assisté à la faillite des institutions économiques les plus orgueilleuses de notre époque : politique des puissants cartels; politique des trusts énormes; politique des hauts salaires; politique de surproduction; politique des crédits surabondants; politique des valorisations artificielles; politique d'inflation des budgets; politique des consommations excessives; politique des nationalismes exclusifs; politique de l'Etat-police qui ne fait rien, comme de l'Etat producteur qui prétend tout faire. Autant de constructions : autant de ruines! Sous tous les climats, dans tous les continents, les mesures les plus différentes, les plus opposées, les orientations les plus diverses n'ont produit que des ruines. Et une dévastation sans égale les amoncelle, ces ruines, de tous côtés : finances publiques, crédit, capitaux, propriétés, salaires!*

*Il semble que le monde n'ait jamais connu autant de malheurs, autant de misère et ceux-là mêmes n'ont pas échappé qui croyaient pouvoir défier le monde entier, par l'étendue de leurs territoires et les richesses qu'ils détenaient.*

La situation ne pourrait être plus trouble, ni plus obscure. Nous dépasserons bientôt le palier de la crise, comme tant d'autres furent surmontées antérieurement. Mais si les symptômes d'un mal sont une chose qui peut s'effacer, il en est une autre plus résistante : c'est la maladie elle-même qui mine la vie économique et sociale, qui amène ces crises toujours plus violentes, plus dévastatrices, et qui crée ce malaise permanent qui, à certains moments, menace de détruire le capital de civilisation acquis par des siècles de travail. Il y a, dans la vie des sociétés modernes, une crise plus grave que celle qu'on voit, c'est la crise de la pensée économique, nous dirions, des principes directeurs de la vie économique.

Nous avons faussé la conception de la richesse, nous l'avons détournée de son but réel qui est de soutenir, avec dignité, la vie humaine; nous en avons fait une entité indépendante de la morale et de l'intérêt collectif. Nous avons admis comme but, tant des individus que des Etats et des nations, d'amasser des biens, sans utilité sociale, sans souci de justice, ni dans l'acquisition ni dans l'utilisation.

Dans le travailleur, nous avons oublié de voir l'être humain, pour ne plus considérer que la machine productrice; nous ne nous sommes plus souvenus de son rôle familial,

Nous avons été plus loin, nous avons dissocié la famille. Nous avons pris la femme et l'enfant en tant que moyens de production au rabais; nous en avons fait des éléments dissociés du foyer, nous avons pratiquement détruit la vie familiale. Nous avons sorti le travailleur du cadre naturel de sa profession. Libéré des liens d'association et de la discipline, il est devenu un être libre mais fragile. Des syndicats se formèrent, en réaction, non pas dans un but de solidarité, de coordination des efforts, mais contre l'Etat, contre les patrons — classe supposée ennemie, contre d'autres ouvriers même. On ne trouve, dans ces syndicats, ni élévation intellectuelle ou morale, ni perfectionnement technique, ni prévoyance sociale, ni esprit de coopération... rien... si ce n'est la haine, la haine destructrice.

Après avoir cantonné l'Etat dans une passivité absolue, absolument étrangère à l'économie nationale, nous l'avons poussé dans un interventionnisme absorbant : il règle la production, la répartition, la consommation des biens. Chaque fois que l'Etat s'est risqué à cette politique, partout où il l'a pratiquée, il a tari les initiatives, a augmenté les charges du fonctionnarisme, a aggravé le fardeau des impôts, des dépenses publiques; il a diminué la production, dilapidé la richesse privée, restreint la liberté individuelle : il est devenu l'insupportable ennemi de la Nation.

On vit trop pour l'extérieur, pour le superflu, et le problème, abandonné à cette tendance vicieuse de l'humanité, a été résolu si l'on peut dire, de façon absurde. La production s'est développée, a exploité ce déséquilibre au mieux de son intérêt. Elle a exagéré la consommation artificielle; elle a créé des avalanches de « nécessités » factices, et il est résulté de tout cela que l'on n'a pas assuré le nécessaire, tandis qu'il y a superproduction de superfluités. La richesse ne s'est plus souciée de la simple vie humaine. Celle-ci a des exigences multiples; plus celles-ci se multiplient et mieux cela vaut; mais on ne doit pas oublier que le progrès réel ne réside pas dans un enrichissement matériel de la vie, mais bien dans son élévation morale. La collectivité a besoin de choses belles et vraiment utiles; le critère purement utilitaire diminue la vie sociale et n'est pas digne de l'homme. Le choix de ce qui nous est nécessaire, individuellement ou collectivement, est toujours à la base de toute vie, et c'est de là seulement que peuvent naître les nouvelles impulsions à l'économie nationale et à toute l'administration publique. En résumé, la richesse, les biens, la production ne sont pas pour elles-mêmes des buts; elles doivent réaliser des buts : l'intérêt individuel et l'intérêt public; elles ne signifient rien, si elles ne servent à la conservation et au relèvement de la vie humaine. C'est là l'objectif auquel doivent

tendre, conjointement, la production nationale et l'activité administrative de l'Etat. Et l'une comme l'autre doivent être le plus possible ordonnées, suivant les nécessités des individus et de la Nation. On doit donc affirmer que l'organisation économique doit fournir le maximum de production socialement utile et que le devoir de l'Etat est de multiplier les efforts pour la morale, la santé et l'hygiène publiques.

La richesse est fille du travail et celui qui travaille est le travailleur. Et il faut donc donner à ce mot son sens le plus large : quiconque fournit un effort intellectuel ou physique, intervient directement ou indirectement dans le processus de production. Comme le dit fort bien le peuple portugais : le travail c'est le souci. Le rôle de l'éducation et de la coopération sociale est de lutter contre tous les parasitismes, et la loi doit suppléer à la société, là où celle-ci n'a pas d'action. Une des plus grandes erreurs de notre économie est d'attribuer une grande valeur aux jouisseurs de la vie et aux gaspilleurs d'argent, sous prétexte qu'ils font circuler les capitaux.

L'homme ne doit pas être esclave de la richesse, mais il ne doit pas plus être l'esclave du travail. Tout travail est également noble, également digne quand il représente la contribution de chacun, en proportion de ses facultés, à la collectivité à laquelle il appartient. Mais si tout travail est également digne, au point de vue humain, il n'en est pas de même quant à sa valeur économique et sociale; l'utilité est différente, ainsi que le rendement, et donc, les rémunérations doivent être différentes elles aussi. Tout cela n'est pas reconnu dans notre organisation actuelle : les uns méprisent le travail manuel, d'autres veulent avilir le travail intellectuel.

Le rôle de l'Etat est clair : la base du travail est la vie du travailleur, il faut donc organiser l'économie nationale pour que tous les travailleurs y trouvent un emploi; il faut d'autre part organiser le travail de manière que le salaire permette de vivre à ceux qui le gagnent.

Il n'y a pas de limite supérieure au niveau de la vie du travailleur. Rien ne peut condamner le fait que chacun tende à s'élever, pourvu que l'ensemble de l'économie nationale le permette. Le salaire, donc, n'a pas de limite supérieure; on peut toutefois déterminer son minimum nécessaire, qui ne peut descendre au delà de ce que réclame l'entretien d'une vie décente et digne. Et la production, qui est liée au concept « travailleur », ne peut donc ignorer la famille. Qui dit famille dit foyer, et la production ne peut continuer à désagréger celui-ci, sous prétexte de salaires d'appoint à la femme et aux enfants. Quand la femme travaille au dehors, la vie familiale, l'économie domestique sont détruites pour un salaire qui ne compensera que rarement la perte matérielle résultant de l'absence du foyer de celle qui en est l'âme. C'est là un des facteurs moraux de la production, un des facteurs tant oubliés. La famille est la source la plus pure des facteurs moraux de la production : la joie, la bonne humeur, le bonheur, la santé du travailleur en découlent. Le travail salarié de la femme mariée, et même, jusqu'à un certain point, celui de la célibataire, ne doit pas être encouragé : une bonne ménagère a d'ailleurs toujours assez d'affaire chez elle! Pour qu'existe la famille il faut deux choses : la propriété et l'héritage. L'Etat doit favoriser la propriété immobilière, celle du logement familial, et non pas sous forme de caravansérails, mais bien, dès que faire se peut, celle de la petite maison indépendante accompagnée, si possible, de son lopin de terre. Une famille qui a sa maison est plus stable, mieux constituée, plus « économique ».

Quant à l'héritage, c'est le reflet de la propriété, dans la perpétuation de la race. Comme son sang, on transmet le fruit du travail, de l'économie et souvent des privations. L'économie est stimulée par la libre disposition des biens acquis, héritage compris. Rien ne permet, socialement, de limiter la transmission entière des richesses, à l'intérieur de la famille.

Si le travailleur ne doit pas être seul, comme homme, il ne doit

pas non plus être isolé dans son activité professionnelle. Le travailleur a d'ailleurs tendance à s'associer avec d'autres. Le syndicat professionnel est, par suite de son homogénéité d'intérêts dans la production, la base la meilleure pour une organisation rationnelle du travail. C'est le point d'appui des institutions qui doivent tendre à élever le travailleur, à l'instruire, à le défendre contre l'adversité. Mais il n'y a pas de vrai syndicat sans esprit corporatif, c'est-à-dire, sans la fierté qu'on a du travail auquel on se dédie; sans conscience de la place relative qu'il occupe dans l'ensemble de la production nationale; de la coopération nécessaire avec les autres branches de l'activité, pour arriver à un progrès. Sans cet esprit corporatif, le syndicat n'est qu'une association révolutionnaire.

On doit organiser la production sur cette base syndicale. C'est de là que l'on doit examiner les possibilités, les problèmes, le développement, la collaboration au gouvernement de l'activité nationale. Le principe syndical doit être étendu, en outre, à tous les intérêts sociaux et moraux de la Nation; ainsi celle-ci pourra être parfaitement organisée et la représentation nationale pourra s'incorporer à l'Etat sur une base saine, réaliste, jamais atteinte jusqu'ici.

L'Etat lui-même doit se maintenir au-dessus du monde de la production: il ne doit pas absorber cette dernière par des monopoles, ni l'affaiblir par sa concurrence. Quand un Etat, par ses organes, se mêle de produire, il risque de se corrompre; il n'est plus indépendant, la liberté et l'égalité des citoyens sont menacées; quand la volonté de l'Etat dépend de l'organisation de la production et de la répartition des richesses, la ploutocratie règne.

Arbitre supérieur entre tous les intérêts du pays, l'Etat ne doit, ne peut être juge et partie.

Le rôle de l'Etat consiste en la direction supérieure et la protection de l'économie nationale. Il assume, à cet effet, la défense extérieure et la paix intérieure; il assure la justice; il crée les conditions économiques et sociales de production, en développant l'instruction et l'assistance technique; il maintient les services publics auxiliaires de l'activité économique et corrige les défauts qui, parfois, résultent du libre jeu des activités privées. Il protège les faibles, les assiste; son interventionnisme ne joue que là, où il faut éviter l'injustice.

Nous voulons arriver à une « économie nouvelle », conforme aux aspirations humaines, sous l'autorité d'un Etat fort qui défende l'intérêt supérieur de la Nation, ses richesses et son travail, tant des excès du capitalisme que de ceux d'un bolchevisme destructeur.

La grande manifestation maçonnique, organisée par la section belge de la Ligue des Droits de l'homme et du citoyen, fut un fiasco. Il paraît que M. Bach, président de la section française de la dite Ligue, termina sa harangue en s'écriant :

« Les dictateurs ne sont que les chiens de garde du capital! Il ne faut pas que les démocrates renient aujourd'hui leur ancien idéal. La démocratie est éternellement jeune, parce qu'elle n'est rien d'autre que la raison appliquée au gouvernement des hommes. »

Sans commentaires, car c'est trop beau...

La Belgique est le pays le plus pacifique du monde; elle ne nourrit aucune pensée d'agression, contre qui que ce soit. Elle souhaite de tout son cœur que la paix des cœurs renforce la paix matérielle. Mais il faut que chacun sache bien que notre peuple entend rester libre et qu'il ne permettra pas plus dans l'avenir que dans le passé l'invasion de son territoire. [...] Il importe aussi que le pays fournisse au Roi tous les moyens militaires nécessaires pour pouvoir livrer une bataille victorieuse à la frontière même, si les circonstances s'y prêtent et si les concours indispensables nous sont effectivement fournis.

Non, nous ne nous citons pas nous-même, bien que nos lecteurs habituels pourraient s'y méprendre, car ce sont là des idées, voire

des expressions qu'ils ont souvent trouvées ici. Les lignes que nous venons de reproduire sont de... *La Cité chrétienne*, et nous nous en réjouissons vivement. Sur le reste de l'article de M. Léon Renard, dont elle forment la conclusion, il y aurait bien des choses à dire. Mais oui, il est permis, en temps de paix, de discuter les conceptions de l'état-major! Non pas qu'il faille demander communication des secrets de la défense nationale, mais quand on sait, ou que l'on croit savoir, que certaines conceptions qui n'ont rien de militaire, — et qui, à la suite d'on ne sait trop quelles ratiocinations bibliques ou mathématiques, ont conclu à la décadence irrémédiable de la France et au « règne » prochain de l'Angleterre — que ces élucubrations inspirent le plan de défense du territoire, certes on peut demander, exiger même des justifications...

On ne cesse de parler d'une restauration des Habsbourg en Autriche et en Hongrie. Il est permis de penser — et nous le pensons — que rien ne servirait autant la cause de la paix dans l'Est-Européen que la reconstitution d'une monarchie qui ne pourrait pas ne pas exercer une influence anti-prussienne.

Il s'en fallut de peu qu'en mars 1921, l'empereur Charles ne redevint roi de Hongrie. Nombreux et influents étaient les Hongrois qui le suppliaient de revenir. On lui rappela son serment de la Couronne, par lequel il s'était engagé à défendre la Patrie. Le Gouvernement français donna l'assurance « qu'il accepterait le fait accompli ». Tout le monde croyait, et l'empereur le premier, que le régent de la Hongrie, l'amiral Horthy, qui n'avait cessé de dire qu'il serait heureux de restituer le pouvoir au Roi le plus tôt possible, seconderait de son mieux, la tentative de son Souverain.

Or, c'est par la faute de Horthy que l'empereur Charles échoua. L'arrivée inopinée de l'Empereur consterna et bouleversa le Régent. Le comte Polzer, dans le livre qu'il a consacré à l'empereur Charles — et dont la traduction française paraîtra prochainement — rapporte la tragique aventure :

Voici comment l'empereur Charles décrit, dans le journal intime qu'il rédigeait alors, l'entretien qui suivit cet accueil plutôt glacial : Alors commença une lutte pour le pouvoir qui dura deux heures, où, contrairement à Horthy, je ne disposais pas d'un seul fusil, et au cours duquel, malgré mes efforts désespérés, je succombai devant cet homme dont la soif de pouvoir était la plus dénuée de cœur, la plus félonne et la plus vile ».

Horthy commença par vouloir vendre le pouvoir le plus chèrement possible. Avec une impudeur inouïe, demanda à l'Empereur ce qu'il lui offrait en échange du pouvoir. La promesse du poste le plus élevé dans l'Etat, le rôle de « main droite » du roi, ne lui suffirent pas; il demanda à l'Empereur ce qu'il lui donnerait en outre. La confirmation du titre de duc, que Horthy s'était conféré à lui-même, lui agréait, mais ne lui suffisait pas non plus. Il exigeait le poste de commandant en chef de l'armée, ce qui lui conférait un pouvoir discrétionnaire sur les forces militaires de la Hongrie. Enfin, il désirait une très haute distinction; la Toison d'Or lui conviendrait assez, mais il fallait y joindre l'ordre de Marie-Thérèse. Le Roi s'inclina devant toutes ses exigences. Mais Horthy ne voulait toujours pas lui remettre le pouvoir. Après s'être assuré que ses désirs personnels seraient comblés, il commença tout à coup à penser à la Hongrie. Il se plaignit des dangers auxquels le pays se trouverait exposé s'il remettait le pouvoir au Souverain. Le Roi n'eut aucune peine à réfuter tous les arguments du Régent. Mais ce fut seulement lorsqu'il eut affirmé qu'un homme d'Etat français dirigeant lui avait donné tous les apaisements possibles concernant une restauration couronnée de succès des Habsbourg en Hongrie, que Horthy, battu dans ses retranchements, et incapables d'opposer aucune objection valable, fit semblant de modifier son attitude, et se déclara prêt à restituer le

*pouvoir à condition toutefois que le Souverain lui accordât un court délai, pour lui laisser le temps de préparer l'opinion du pays. Il pria l'empereur de retourner provisoirement à Steinamanger, et d'y rester pendant trois semaines environ, au bout desquelles il pouvait revenir à Pest, pour reprendre le pouvoir.*

*Tranquillisé et confiant en la parole de Horthy, le Roi retourna immédiatement à Steinamanger. Mais le Régent ne songeait nullement à tenir sa promesse. Il déclara à son entourage que le Roi, cédant à ses représentations vigoureuses, lui avait promis de quitter aussitôt le pays. Horthy se mit immédiatement en rapport avec les ambassadeurs de l'Entente, qui, voyant l'attitude hostile du gouvernement hongrois à l'égard de la restauration, élevèrent de leur côté des protestations véhémentes contre le retour du Roi. De sorte que la situation du Roi devint intenable : la trahison de Horthy le contraignit à rentrer en Suisse.*

On se prend à regretter, au spectacle d'une pareille félonie, que le bon, et pieux, et courageux empereur Charles, n'ait pas eu la réaction plus vive et plus énergique et ne se soit pas érigé, séance tenante, en justicier, comme sa qualité de Roi lui en donnait le droit...

« Aujourd'hui, dans le monde entier, une créature humaine sur vingt manque de travail et de pain. Ces gens-là ne peuvent, à la fin des fins, se contenter des mitrailleuses et des avions que tous les pays sont pour l'heure en train de produire, dans le cauchemar d'un imaginaire danger. La paix du monde est beaucoup moins menacée par les armements (si absurdes économiquement que puissent être leurs proportions exagérées) que par les problèmes politico-commerciaux.

*C'est pourtant dans ce sens que nous nous dirigeons, et c'est un des résultats les plus terribles de la méthode de pensée nationale perpétuée par les traités de paix de Paris et faite pour déchirer l'Europe en unités isolées. »*

L'auteur? Le morceau est de M. Franz von Papen, vice-chancelier du Reich, et vient de paraître dans une revue française (*Le Mois*). Le cauchemar d'un imaginaire danger... En effet, aucun danger ne menace la Prusse, mais c'est elle qui arme!

Les règles du jeu politique comportent, évidemment, une bonne dose d'hypocrisie. C'est surtout à l'homme d'Etat que la parole fut donnée pour cacher sa pensée. Nous ne reprocherons donc pas à Hitler de se proclamer pacifique tout en préparant ouvertement, sinon la guerre immédiate, à tout le moins le chantage à la guerre, ni à von Papen de déplorer des armements qu'il active autant qu'il peut. Ils jouent leur jeu. Mais quel dommage qu'en ménageant la Prusse on leur ait fourni l'occasion de le jouer! Quel dommage que les Allemands ne se soient pas ressaisies elles-mêmes, après la défaite, n'aient pas rejeté le joug prussien et fondé l'Empire germanique qui eût assuré la paix...

Des rêves, certes, des rêves... Mais rêver à ce qui eût pu et dû être fait apprécier plus sainement ce qui est.

Evidemment un congrès n'est qu'un congrès, et ce ne sont généralement pas les résolutions de congrès qui cassent grand'chose.

Or donc, l'Union belge pour la S. D. N. a tenu, l'autre semaine, son congrès à Gand. Elle a toutes nos sympathies, cette Union belge pour la S. D. N., encore que nous ne puissions nous abstenir de penser qu'elle prêche des convertis, étant donné que tous les Belges souhaitent vivement que s'établisse une véritable S. D. N. dont leur pays serait d'ailleurs le premier bénéficiaire. Nous osons même penser que c'est par « excès », bien plus que par « défaut »,

que nos compatriotes ont péché à l'égard de l'institution wilsonienne, ayant attendu trop de la S. D. N. telle qu'elle fonctionnait à Genève et s'étant fait, à son sujet, d'étranges illusions...

A Gand, un économiste distingué — ne le sont-ils pas tous? — a traité du *dumping*. Et l'assemblée d'adopter à l'unanimité le vœu suivant :

*Considérant que le dumping opéré en vue de placer des excédents à vil prix est, tout compte fait, nuisible au pays qui l'exerce;*

*Considérant que par les mesures de défense qu'il suscite, il ne donne même pas le résultat immédiat désiré;*

*Considérant qu'il trouble les marchés et les courants internationaux; qu'il exerce une action déprimante sur les prix mondiaux et qu'il aggrave ainsi la crise économique;*

*L'Union belge pour la S. D. N.;*

*Emet le vœu de voir les gouvernements renoncer progressivement à cette pratique et à la politique d'intervention qui, en soutenant les prix intérieurs, a empêché le freinage de la production et forcé d'en placer à tout prix les excédents.*

M. de la Palisse est décidément immortel! Question : un gouvernement, décidé à pratiquer le *dumping* pour arriver à tel but précis (considérant que le dit *dumping* est pour lui le moyen immédiat le plus indiqué pour atteindre ce but), sera-t-il le moins du monde tenté de renoncer à ce *dumping* par et pour les considérations votées à Gand?!...

On a beaucoup reproché à M. Philippe Henriot d'être venu, jusqu'à trois fois, « dire du mal de son pays » à des auditoires belges. L'accusation nous paraît injuste. M. Henriot est, au contraire, venu célébrer la vraie France, généreuse et honnête, en la désolidarisant de la *mafia* qui a réussi à s'assurer les leviers de commande. Personne n'a fait acclamer aussi follement cette France-là, chez nous, depuis l'armistice, que le vaillant député de la Gironde. En venant parler à Bruxelles et à Liège, il a rendu service à son pays. Arrachant le masque qui nous cache les traits de son visage, il nous a montré la France que nous aimons.

Evidemment les Loges ont frémi de colère. La campagne du courageux Henriot ne les ménage pas. Avec son collègue, le député Xavier Vallat, il parcourt son pays pour y dénoncer, tous les jours que le Bon Dieu donne, le mal inouï fait par une franc-maçonnerie corrompue et corruptrice. L'écho est énorme. L'affaire Stavisky ayant fait déborder le vase, le 6 février ayant ouvert bien des yeux, la réaction monte, monte, monte... Ah! les 50,000 francs-maçons français n'en mènent pas large en ce moment?

\* \* \*

A Paris, il y a quelques semaines, M. Xavier Vallat, député de l'Ardèche, grand blessé de guerre, qui s'est promis de ne plus jamais prendre la parole sans dénoncer la maçonnerie, a terminé une conférence, qui eut le plus grand succès, par ces mots :

*Nous constatons que la F.-M. est devenue, en France, non pas seulement un état dans l'Etat, mais un état au-dessus de l'Etat, exerçant une dictature masquée, mais réelle.*

*Au peuple français de se libérer de cette dictature.*

*Ni Lénine, ni Mussolini, ni Hitler, n'ont voulu que, dans leur pays, cette dictature annihile les Pouvoirs publics.*

*Pas davantage le sage président Salazar, au Portugal.*

*Voilà quatre pays où les Loges sont fermées.*

*Et voici un cinquième Etat, bien tranquille et bien calme, qui est en train d'examiner le même problème dans le même état d'esprit, puisqu'un referendum va être demandé en Suisse sur la suppression de la F.-M. »*

Faisant le bilan de l'action politique de la F.-M. en France, nous avons constaté que, depuis un demi-siècle, cette action a abouti à une anémie progressive des forces spirituelles et nationales dans notre pays, par le ton d'anticléricalisme intolérant qu'elle a donné à notre politique intérieure, par les tendances collectivistes qu'elle a imposées à notre législation sociale et économique, par les brèches qu'elle a ouvertes dans notre défense nationale, par la direction funeste qu'elle a imprimée à notre politique extérieure.

Ceci posé, la conclusion doit être claire, logique et sans ambiguïté. Il faut désarmer une société secrète aussi nuisible à l'intérêt national;

Il faut annihiler une secte qui empêche la France de diriger elle-même ses destinées et de se gouverner librement;

Il appartient à tous les citoyens français qui ont pour leur patrie un amour profond, lucide et raisonné, de réclamer des Pouvoirs publics la dissolution de la F.-M. et la fermeture des Loges.

\* \* \*

Quant à l'admirable Philippe Henriot, voici ce que vient d'écrire à son sujet — après une réunion triomphale à Paris — son ami, M. François Le Grix, directeur de la Revue hebdomadaire :

Quant à Philippe Henriot... Lui dirai-je que dans sa déjà prodigieuse quoique encore si brève carrière de magicien, de « réveilleur » de l'âme française, cette soirée me paraît marquer une date... Je cherche à oublier l'amitié qui nous lie. Je l'oublie en effet. Je l'entends pour la première fois. Je ne veux juger de lui, de tout le possible contenu en cet homme, que comme ceux qui sont là et le découvrent ce soir. Mais non. Je veux l'avoir entendu déjà une fois au moins. L'autre mercredi, dans cette même salle, quand, reprenant contact avec Paris après une longue absence, il s'est levé, et, parmi un silence qu'on eût dit angoissé, s'est écrié soudain, le visage empreint de je ne sais quelle pâleur inaccoutumée : « Un crime affreux vient d'éclabousser le nom que je porte... Qui n'a pas entendu cet accent, venu des profondeurs d'une indignation où l'homme descend malaisément, cette dénonciation passionnée et sereine d'attaques « qui ignoreront ceux qui les profèrent plus que ceux qu'elles visent », déshonorablement toujours l'un des plus hauts sommets de l'éloquence humaine de tous les temps — je pèse mes mots — et l'embrasement soudain, la fulguration dont à de certaines minutes, qui décident peut-être d'un destin, est capable une grande âme.

Je l'écoutais. Je me demandais de quoi se compose ce sortilège qui fait de lui aujourd'hui, non seulement l'un des hommes les plus écoutés de France — cela va sans dire, quoiqu'il ne suffise pas pour cela d'être l'un de ceux qui parlent le plus — mais l'un des plus aimés. On me souffle qu'il en est aussi l'un des plus haïs. Cela pourrait être : ne faut-il pas susciter beaucoup de haine pour susciter beaucoup d'amour? Mais je n'en crois rien. Je sais au contraire — je sais et je sens — qu'il n'est haï que par tout ce qui s'exclut de ce que l'appelais l'autre jour l'honnêteté française; qu'il est respecté, aimé, par tout ce qui, même chez ses adversaires, s'accorde avec cette honnêteté.

Ce qu'on aime en lui? D'abord cette grande force calme qui ne se dépossède jamais d'elle-même, qui se contient même au moment des justes colères, et quand la passion la précipite en un torrent de paroles et d'images. (Hitler, pour mordre sur son public, il lui faut se transfigurer, devenir la Sybille, en état de transe. Henriot reste lui-même; même déchaîné, il ne délire jamais.) Et puis, cette sincérité qui fait se crispier soudain, s'amenuiser encore ce déjà mince visage, à l'évocation des blessures du cœur français. Cette ingénuité, cette faculté d'étonnement, ce sourire, ce ruissellement d'enfance sur cet homme dont la grandeur est faite de simplicité. Cette évidente modestie, grâce à laquelle il ne se désigne jamais lui-même à l'applaudissement que sans cesse il fait taire, mais lui désigne toujours l'objet, le but qui le sollicite. Cet art involontaire de s'effacer, de disparaître au sein de son succès. Enfin tout ce qui pourrait s'appeler de ce seul mot : sa générosité, prodigue de sa propre vie...

Générosité, modestie naturelles, involontaires : j'allais écrire : végétales. Henriot est un rural, ne l'oublions pas. Il est près de la terre, apporte avec lui quelque chose de la terre. C'est par là qu'il est salubre, apparaît nouveau, dans ce monde falsifié de la politique, reposant; par là qu'il devient nécessaire, récréatif, au sens plein du mot, à ceux qui l'ont une fois entendu. Inconscient, comme un grand

arbre, de l'abri, de la fraîcheur qu'il propose; et qui porte haut sa tête dans le ciel, mais se sent exister surtout par ses racines.

... J'avais promis d'oublier que j'étais son ami. (Vous qui ne le connaissez encore que pour l'avoir entendu, en parleriez-vous autrement?) Je m'aperçois que c'est à la fois facile et difficile. Facile, parce qu'il ne nous appartient pas plus qu'à vous. (Il a bien raison.) Il n'est jamais là. Tels de ses auditeurs l'auront approché cette année plus souvent que moi. Difficile : comment vous laisser ignorer, même s'il m'en veut un peu d'enfreindre une promesse rigoureuse de discrétion, ce que seuls peuvent entrevoir ses proches. Hier matin à Bordeaux, hier soir à Pau, ce soir à Paris, il n'a qu'à peine dormi et pris qu'un seul repas depuis quarante-huit heures. En dépensera-t-il moins d'ardeur à vous supplier tout à l'heure de devenir des Français, non seulement par le cœur, mais par le vouloir?

Il en sera ainsi demain, après-demain. Et rien ne nous servirait de nous alarmer, de l'alarmer sur cette dépense paradoxale de forces, parce que nous ne saurions discuter plus que lui-même l'ordre secret auquel il obéit.

Il m'arrivait naguère de me plaindre de lui — excipant de quel droit? — d ne pouvoir assez concorder avec lui mon effort. Je crois que j'y ai une fois pour toutes renoncé. Il me menait alors devant une grande carte de France, constellée comme au temps de la guerre d'épingles à tête noire : « Ce sont les villes où j'ai parlé depuis deux ans, où je compte de fervents amis... Il y en a plus de trois cents — sans compter naturellement mon département de la Gironde... Allez donc modérer, tempérer ce Pierre l'Ermite prêchant la croisade!...

« Quelle faute ne serait-ce pas au surplus! » m'obligeait à reconnaître — un jour que je m'effrayais une fois de plus du « vagabondage » de notre ami — un de mes collaborateurs, dont l'avis m'importe; « laissez donc Henriot à sa fonction propre. A une époque rassasiée de matérialisme, rongée jusqu'à l'os par le doute, blasée sur tout, il apporte cette extraordinaire nouveauté : une foi, un amour. Il est le seul à lui offrir cet aliment, dont elle a perdu le goût, l'appétit et jusqu'au souvenir. Laissez-le nous démontrer que cette civilisation nouvelle, que nous nous évertuons à construire dans la nuit, ne nous dédommagera de la nôtre que si, telle un nouveau moyen âge, elle est imprégnée d'amour et de foi ».

Telle est bien, en effet, la ligne d'un Henriot, que nous ne saurions plus infléchir. Et quand je lui disais encore : « Efforcez-vous de passer de la chaire à la tribune », il obéissait à un bien plus sûr instinct en persistant à apporter à la tribune quelque chose de la chaire, qu'il est seul capable de faire accepter à ce public, pour la plupart déserteur de l'Eglise. Ce Pierre l'Ermite ne sait-il pas d'ailleurs désormais très exactement où il va? Non pas qu'il l'ait jamais ignoré. Mais peut-être se sentait-il désigné plus pour nous indiquer la voie que pour nous y conduire. C'est en cela surtout — qu'on m'excuse de le redire en finissant — que s'est marqué pour nous, qui avons foi en lui, le gain le plus certain de cette soirée. Il n'a pas consisté seulement en cela que toutes ces phalanges (venues de toutes les Liges, de vétérans et de jeunes), qui avaient accepté d'organiser notre service d'ordre, l'acclamaient d'un même cœur et le reconnaissaient pour leur; mais surtout en ceci que, si je l'interroge : « Où les menez-vous? » il ne me répond plus seulement, comme naguère : « plus haut », mais bien : « quelque part, vers cet Ordre français que nous pressentons, que Dommange a commencé de définir, que nous allons nous appliquer ensemble, vous, moi, tous les hommes de bonne volonté, à circonscrire, à parfaire, et dont nous ferons un Ordre vivant ».

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

# Albert I<sup>er</sup> dans l'intimité<sup>(1)</sup>

L'intimité des rois est généralement presque impénétrable. Entre les ragots de Cour qui, au ton près, ressemblent beaucoup à ceux de l'arrière-boutique et du cabaret, et l'anecdote attendrissante et conventionnelle, d'un type à peu près uniforme, que les journalistes bien intentionnés croient devoir servir au public, l'historien a de la peine à discerner ce qu'une personnalité royale contient de vérité humaine. Toujours en représentation, et dès l'enfance, les princes ont rarement le loisir de vivre pour eux-mêmes et de se cultiver une conscience, et il en est beaucoup chez qui cette conscience n'est plus qu'une sorte d'automatisme. Peut-être les meilleurs d'entre eux sont-ils ceux qui, selon le mot d'Oscar Wilde, ont passé leur vie à se jouer à eux-mêmes un très beau rôle, afin que celui qu'ils avaient à tenir devant les peuples eût toutes les apparences de la sincérité. Louis XIV, qui resta leur modèle à tous, y mit, jusqu'à l'heure de sa mort, une sorte d'héroïsme. Peut-être le roi Albert voulut-il, lui aussi, se jouer à lui-même un très beau rôle, mais le chef-d'œuvre de sa vie, c'est qu'à la suivre dans son harmonieux développement, on acquiert la certitude que ce rôle était conforme à sa nature profonde.

Oserai-je dire que le trait essentiel du caractère du roi Albert, ce fut la conscience professionnelle? On a dit qu'il n'aimait pas son métier de roi parce qu'il n'en aimait pas les vanités. Il n'en accomplissait pas moins tous les rites protocolaires avec une parfaite ponctualité, ne négligeant aucune des manifestations pompeuses qu'impose une fonction qui garde encore quelque chose du caractère religieux qu'elle veut à l'origine. Ceux qui le connaissent bien savaient qu'elles ne lui donnaient aucun plaisir; il ne s'y pliait pas moins à leurs nécessités, parce qu'il savait qu'elles faisaient partie de ses devoirs.

A la vérité, la Belgique serait assez encline à exiger de ses souverains des qualités contradictoires. Elle aime le faste, les cortèges; elle n'a pas oublié que c'est Rubens, un de ses plus grands artistes, qui fut l'inventeur d'une sorte de pompe mythologique dont tous les souverains de l'Europe aimèrent à s'entourer pendant plus d'un siècle; mais elle leur demande aussi de pratiquer à l'occasion une certaine familiarité populaire. Charles-Quint, rude prince qui n'hésitait pas à noyer dans le sang les révoltes et les séditions, et qui fut l'auteur des cruels placards contre les hérétiques, a une aimable légende, en Belgique, parce qu'il sut parler aux paysans, vider un pot dans une auberge de campagne et répondre avec bonhomie au rustre qui n'avait pas reconnu l'Empereur. Le plus regretté des Gouverneurs généraux fut le bon Charles de Lorraine, piètre général, plus piètre politique, à qui sa belle-sœur, l'impératrice Marie-Thérèse, recommandait de ne pas s'élever au-dessus de son rôle de coq de village; mais il tirait à l'arc le jour de la Fête de l'Oiseau et s'amusait aux kermesses.

\* \* \*

Le roi Albert n'aimait pas le faste, et il ne s'abaissa jamais à chercher la popularité, mais comme il était très simple de goûts,

(1) Pages extraites d'un *Albert I<sup>er</sup>, Roi des Belges*, qui paraîtra bientôt chez Bernard Grasset, à Paris.

très curieux des hommes et très profondément humain, il trouva tout naturellement le ton qui convenait dans ces rapports fortuits qu'un roi moderne a nécessairement avec le plus humble citoyen. On raconte à ce sujet quantité d'anecdotes plus ou moins arrangées, plus ou moins authentiques, mais dont l'accent, toujours identique à lui-même, précise une légende qui doit être conforme à une vérité profonde.

En voici trois que j'épinglé, parce qu'elles sont caractéristiques et qu'elles m'ont été racontées ou confirmées par des témoins.

Grand, vigoureux, sanguin, le Roi, dès son adolescence et jusqu'à la fin de sa vie, eut un bescin impérieux d'activité physique et de vie au grand air. Enfant, il faisait de la bicyclette avec passion. Puis, ce fut la motocyclette. Sortant tout seul par quelque porte dérobée du parc de Laeken, il lui arrivait de faire sur les routes de longues randonnées à des vitesses vertigineuses qui épouvantaient la Reine. Véritablement déguisé par la tenue de cuir du motocycliste, il s'amusait des aventures de la route, et, plus d'une fois, on le vit rentrer à Laeken poussant sa machine, après une panne irréparable. Plus tard, il se contenta de l'auto, se grisant d'air et de vitesse en compagnie de son seul chauffeur.

Un jour, sur une route des Ardennes, il rencontre une auto en panne. Un malheureux automobiliste, s'escrimait autour de sa voiture, le capot relevé. Voyant arriver de loin l'auto royale, que rien ne distingue des autres, il se place au milieu de la route, fait les grands bras, multiplie les appels de détresse. Le Roi fait arrêter sa voiture :

— Qu'y a-t-il?

Mais, à ce moment, le voyageur en détresse reconnaît son Souverain :

— Ah! Sire... Je ne savais pas... Excusez-moi...

— Ne vous excusez pas. Qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas. Je crois que c'est le carburateur.

— Eh bien! Nous allons voir cela.

Et voilà le Roi, aidé de son chauffeur, qui se met à démonter le carburateur endommagé, à examiner l'avarie, et à la réparer en bon mécanicien. Le dégât était plus grave qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Il fallut vérifier, dévisser, revisser quantité de pièces, et le travail dura plus d'une demi-heure. Il faisait très chaud. Quand il eut fini, le Roi, s'épongeant, murmura :

— Cela donne soif, ce travail-là...

— Ah! Sire, si j'osais... J'ai dans mon coffre une demi-bouteille de champagne...

Le Roi accepta sans se faire prier, et si quelqu'un fût venu à passer sur cette route des Ardennes à ce moment-là, il eût pu voir le Roi, son chauffeur et un bourgeois inconnu, tous trois en manches de chemise et se repassant un gobelet de thermos.

Voici une anecdote de guerre :

On a vu que le Roi faisait de fréquentes visites aux tranchées. Il aimait à causer avec les soldats, et il lui arrivait souvent de laisser son officier d'ordonnance dans quelque abri et de gagner seul les cantonnements ou les tranchées les plus avancées. Dans sa grande capote couleur kaki, il avait alors l'air d'un simple fantas-

sin. Un jour, cheminant ainsi, il rencontra une corvée de soupe qui allait ravitailler un poste avancé. Les hommes étaient fort chargés, et marchaient avec peine dans ce sol détrempé.

— Eh! le grand, là-bas, dit l'un d'eux, avisant le Roi, tu ne pourrais pas nous donner un coup de main?

Le Roi n'hésite pas, empoigne une des marmites et suit la file. Arrivé au poste avancé, le soldat, sans le remercier d'un service aussi naturel, lui demande :

— Tiens! mais je ne t'ai jamais vu, toi! Tu es du régiment?

— Non, répond Albert I<sup>er</sup>, je ne suis pas du régiment. Je ne suis que le Roi...

On s'imagine la consternation, puis la fierté de l'escouade.

Et voici un joli trait de mémoire :

Après la vaine offensive franco-anglaise de 1917, en Flandre, le Roi visitait les blessés. On lui signale un officier français qui, ayant passé son enfance à Bruxelles, avait, disait-il, connu le comte de Flandre.

Le Roi se le fit désigner.

— C'est vous qui avez connu mon père? lui demanda-t-il.

Le blessé lui expliqua que, lorsqu'il était tout petit, sa bonne le promenait toutes les après-midi d'été le long de l'avenue Louise, à Bruxelles.

Un jour, en poursuivant son cerceau, il s'étala de tout son long devant deux messieurs qui se promenaient aussi. Le plus âgé le releva tout pleurant, le consola comme il put et le ramena à la bonne. Le lendemain, revoyant l'aimable monsieur, il alla vers lui, lui tendant la main pour le remercier. « Et, à partir de ce moment, Sire, dit l'officier blessé, j'ai causé presque tous les jours de cet été-là avec le père de Votre Majesté... »

— Oui, je connais l'histoire, dit le Roi. On me l'a racontée dans le temps. Mon père avait fini par mettre un petit sac de bonbons dans sa poche à votre intention. Il vous trouvait très gentil. Et, un jour, vos parents voulant voir quels étaient les inconnus avec qui vous aviez lié connaissance, vous ont accompagné. J'espère qu'ils n'ont pas trouvé que vous aviez fait de mauvaises relations...

Depuis Haroun-al-Raschid, en passant par Charles-Quint et Henri IV, bien des princes ont ajouté ainsi de jolies historiettes à l'imagerie historique et populaire : « Ce sont les ficelles du métier », disait cyniquement Frédéric II. Chez Albert I<sup>er</sup>, ce n'étaient point des ficelles; cette simplicité de manières n'avait rien d'affecté ou de prémédité. Elle ne s'adressait pas uniquement aux petites gens d'ailleurs, avec qui elle n'est de nulle conséquence. Le Roi mettait la même bienveillance, la même humanité cordiale et simple dans ses rapports avec ses collaborateurs immédiats qu'avec le journaliste, l'homme d'État, l'écrivain qu'il se plaisait à interroger, et auprès desquels cette bonté avait nécessairement quelque chose d'un peu sonore.

\* \* \*

Les deux premiers rois des Belges, craignant la familiarité facilement indiscrete d'un peuple qui, n'ayant jamais connu ses souverains lointains et étrangers, n'avait pas la tradition monarchique, avaient maintenu à l'égard de leurs sujets une étiquette assez sévère; Léopold II était parfois cruellement sarcastique et toujours extrêmement distant. Albert I<sup>er</sup> n'avait pas de ces méfiances. Sa dignité naturelle, d'ailleurs, la clarté de son regard bleu suffisaient à écarter les indiscretions excessives. Après la guerre, son prestige universel imposait à tous ceux qui l'approchaient une sorte de respect confiant, d'une nuance à peu près unique dans les relations des souverains avec leurs sujets.

Il n'y eut pas, dans toute l'Europe, de Cour je ne dirai pas plus bourgeoise — car ce mot a je ne sais quoi d'un peu plat — mais plus familiale, plus patriarcale, que la Cour de Belgique sous

Albert I<sup>er</sup>. La tradition des Tuileries, au temps de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, rejoignait celle de Possenhoffen. Le Roi et la Reine détestaient également le ton courtisan. Les dames d'honneur de la Souveraine, les secrétaires, les officiers d'ordonnance du Roi vivaient avec leurs maîtres dans une atmosphère d'amitié respectueuse qui frappait d'étonnement les étrangers qui en furent les témoins.

La Reine aimait la société des artistes, particulièrement celle des musiciens — elle jouait elle-même agréablement du violon. Elle appréciait particulièrement le talent du pianiste américain Walter Rummel, qui vint jouer souvent devant elle et pour le petit cercle d'amateurs qu'elle avait formé. Elle prenait plaisir à le recevoir dans l'intimité, à le retenir à dîner impromptu. Elle aimait à organiser des séances de musique de chambre, se faisant accompagner par des amateurs ou des professionnels qu'elle avait distingués. Le Roi assistait souvent à ces soirées et paraissait y prendre un extrême plaisir.

Quand Albert et Elisabeth étaient montés sur le trône, on avait annoncé pompeusement que leur règne serait « orienté vers les Arts ». Le mot les avait séduits. Et, bien qu'il n'y eut, ni chez l'un ni chez l'autre, rien qui ressemblât au dilettantisme supérieur et déréglé d'un Louis de Bavière ou d'une Élisabeth d'Autriche, ils ont toujours aimé la société des artistes, à cause de leur spontanéité, de leur pittoresque, et même à cause de leur naïve vanité. Un charmant peintre belge, M. G.-M. Stevens, avait composé pour une vieille société bruxelloise, *Le Cercle Artistique*, de spirituelles revues de fin d'année, qui tenaient le milieu, avec un tact parfait, entre la farce d'atelier et la comédie de salon; le Roi et la Reine manifestèrent le désir d'en voir une, et toute cette troupe d'amateurs fut invitée à donner au château de Laeken une représentation à laquelle les Souverains s'amuserent avec une simplicité d'enfants. Bien avant la guerre, dès le début du règne, certains artistes étaient d'ailleurs reçus au Palais dans une sorte d'intimité. Le Roi, notamment, eut une véritable amitié pour le poète Emile Verhaeren, dont la nature généreuse et prime-sautière ne se prêtait guère au ton des Cours, mais dont la parole ardente, les enthousiasmes juvéniles et toute la poésie instinctive qui émanait de sa personne avaient touché les jeunes Souverains. Verhaeren dîna plusieurs fois au château de Laeken avec le Roi et la Reine seuls. Il aimait à monologuer, abondant en impressions fraîches, en souvenirs pittoresques, de la vie littéraire. Le Roi et la Reine écoutaient, heureux de voir, en ce poète, un homme. Chaque fois que Verhaeren passait par Bruxelles — il habitait Saint-Cloud, ou Le Caillou-qui-Bique, près de Roisin — il était mandé au Palais. « Qui aurait cru, disait-il à ses intimes, que je serais un jour un poète de Cour? Mais vous savez, ajoutait-il, ce n'est pas une Cour comme les autres; c'est si peu une Cour! »

\* \* \*

Et, en effet, rien ne ressemblait moins à une Cour, au sens traditionnel du mot, que l'entourage du Roi et de la Reine. Ils avaient, comme il convient, leurs grands officiers, une maison militaire, une maison civile, un grand maréchal, des dames d'honneur, des officiers d'ordonnance, des aides de camp, mais, ou bien ces fonctionnaires royaux demeuraient cantonnés dans leur service et n'avaient avec leurs souverains que des rapports de service, ou bien ils vivaient avec eux dans une sorte d'intimité confiante qui n'avait rien de solennel, à peine quelque chose de protocolaire. Dans les dernières années de sa vie, le Roi s'était donné une espèce de règle qu'il suivait assez strictement. Il se levait de bon matin, jamais après 7 heures, avalait un grand bol de lait et, aussitôt habillé, se mettait à la lecture des journaux, car il lisait énormément de journaux, journaux belges, journaux français, anglais,

allemands, suisses et hollandais. Puis il prenait quelques notes et travaillait généralement toute la matinée avec son secrétaire, M. Wodon, donnait ses ordres pour la journée et déjeunait dans son bureau. On lui apportait un plateau que l'on déposait sur un guéridon à côté de sa table de travail. Déjeuner extrêmement frugal : légumes, pâtes, fruits, point de viande, de l'eau. L'après-midi, quand il n'y avait ni Conseil, ni visite à recevoir, ni audience à donner, il faisait, quand il était à Laeken, de grandes courses dans la campagne. Longtemps, ce fut à motocyclette; les dernières années de sa vie, il y avait renoncé, à la prière de la Reine, et se contentait de l'auto qu'il aimait à conduire lui-même. A Bruxelles, il passait souvent des après-midi à lire, car il lisait beaucoup; toutes sortes de livres, mais surtout des ouvrages de géographie ou d'histoire. Il dînait toujours avec la Reine en tête-à-tête.

La détente, dans cette vie assez austère et monotone, c'était le voyage. Dès qu'il le pouvait, il s'évadait de ce métier royal qu'il remplissait avec une admirable conscience, mais à qui il semblait reprocher secrètement — il lui arriva de le dire — de l'empêcher de vivre dans cette humanité courante à laquelle il aimait à se mêler. Il fit de grands voyages : le Congo, les États-Unis, le Brésil, l'Égypte, l'Italie, voyages nécessairement officiels au cours desquels il lui était bien difficile d'échapper aux hommages et aux cérémonies. Étant en Égypte, il lui arriva pourtant d'échapper pour quelques jours aux fêtes et aux visites protocolaires, ayant, un beau matin, presque à l'insu de tous, sauté dans un avion pour s'élancer d'un bond jusqu'à Bagdad. Mais ce qu'il aimait surtout, c'étaient les petits voyages rapides, des espèces de *week-end*, où il pouvait savourer pleinement les plaisirs de l'incognito. « J'aime beaucoup Paris, disait-il à l'auteur de ce livre. J'aime Paris, d'abord parce que c'est une belle ville, mais aussi parce que je peux y passer inaperçu. Nous y venons souvent, ma femme et moi. Nous y venons pour aller au cinéma. Nous adorons le cinéma, mais à Bruxelles nous ne pouvons guère y aller, parce que nous sommes trop connus. A Paris, nous y fréquentons toute la journée. Nous visitons tous les cinémas des Boulevards, et il nous arrive d'oublier de dîner. »

Mais, de tous les pays où il cherchait ainsi les rapides alibis dont il avait besoin dans sa vie laborieuse, celui qu'il préférait, c'était la Suisse. Il y allait chaque année depuis l'enfance, dans cette villa qu'il avait héritée de ses parents, sur les bords du lac de Lucerne. Il y allait non seulement pour faire de l'alpinisme, pour ces courses en montagne dont il avait la passion, mais aussi parce que c'était le pays où l'on respectait le mieux son incognito, et où il pouvait le plus aisément se mêler au commun peuple des campagnes et petites villes. Quand il allait en Suisse, il voyageait en troisième classe. « En première, disait-il, on n'apprend rien. Personne ne parle, et chacun se tient sur son quant à soi. En seconde cela va un peu mieux, mais ce n'est qu'en troisième que l'on cause et que l'on apprend des choses intéressantes sur la vie d'un pays. »

Aussi, le florilège anecdotique d'Albert I<sup>er</sup> contient-il quantité d'histoires suisses. Un jour, il fait une excursion en montagne avec un seul guide. Dans ses voyages, il avait d'abord, selon la tradition, adopté un pseudonyme nobiliaire, le comte de Réty. Puis il avait trouvé que ce nom et ce titre ne le cachaient pas suffisamment, et il s'amusa à changer de patronyme et à prendre les plus neutres possible. Souvent, c'était celui de son valet de chambre, M. Van Dyck. Cette fois-là, il se faisait appeler M. Durand. On arrive à un refuge de montagne d'où l'on découvrait un horizon magnifique. Le Roi se fait nommer les cimes et les pics.

— Et ce pic-là? demanda-t-il, désignant un sommet que le Club alpin avait appelé le Pic Albert I<sup>er</sup>, en l'honneur de l'alpiniste royal.

— Celui-là, répond le guide sans se troubler, c'est le Pic Durand.

Le Roi se mit à rire, mais le guide, avec sa finesse paysanne, n'en continua pas moins à l'appeler Monsieur Durand.

Un autre jour que le Roi faisait une excursion avec M. Lefébure, son initiateur en alpinisme, et quelques autres personnes qui le connaissaient, on croisa une autre cordée qui descendait. « Si tous ces Messieurs ne sont pas très expérimentés, dit le guide qui la conduisait, je vous conseille de ne pas aller plus loin. » Les compagnons du Roi ne pouvaient pas faire autrement que de le supplier d'obéir à ce conseil. « Je vois ce que c'est, dit Albert I<sup>er</sup>, vous, comme je vous connais, vous grillez d'envie de continuer une excursion dont vous me savez parfaitement capable, mais vous avez peur de la responsabilité. Soit, je resterai ici, mais comme je ne veux pas vous priver de la suite de votre promenade, je vous attendrai. » Le Roi insista tellement que M. Lefébure qui, en effet, eût regretté son ascension manquée, finit par céder : le Roi ordonnait. Le voilà donc faisant les cent pas dans la neige, en attendant le retour de ses guides et de ses compagnons. Survient une autre troupe d'alpinistes. On s'aborde, on cause, on se renseigne. Le Roi répète les conseils qu'on lui a donnés à lui-même. « Service pour service, lui dit alors un des voyageurs. Je vous conseille, Monsieur, de ne jamais aller en Belgique : c'est fabuleux ce que vous ressemblez au roi Albert! »

Ces aventures ravissaient le Roi. Le vrai plaisir du voyage, c'était, pour lui, de se plonger ainsi en pleine humanité moyenne, d'oublier, et de faire oublier, qu'il était roi, c'était de contenter son insatiable curiosité des hommes.

Et cette curiosité allait à tout et à tous. Il voyait les hommes politiques par obligation, par métier, mais il en est qui l'intéressaient par eux-mêmes.

\* \* \*

On dit beaucoup de mal des hommes politiques, et sans doute avec raison; la déformation parlementaire et électorale est peut-être la plus forte et la plus profonde qui puisse fausser l'âme et l'intelligence, mais les nécessités en quelque sorte professionnelles, qui obligent le plus médiocre des politiciens à manier continuellement la pâte sociale, à ruser avec l'adversaire, avec l'« ami » et avec l'événement en font, presque toujours, un curieux exemple de l'humanité contemporaine, et si le suffrage universel a généralement abaissé le niveau des assemblées, et du personnel politique en général, il en a enrichi la faune de quelques types pittoresques et d'une puissante originalité. C'est ce qui intéressait le Roi. Quand la constitution d'un ministère d'Union nationale, qui suivit la fameuse entrevue de Lophem, lui imposa des ministres socialistes, les conservateurs soupçonneux lui reprochèrent sourdement de les avoir accueillis avec une sorte de coquetterie. C'est alors que l'on raconta que le roi des Belges avait des sympathies socialistes, voire républicaines. Sympathie pour les hommes, pour certains hommes du socialisme belge, assurément. Sympathie pour les doctrines? En aucune manière. Albert I<sup>er</sup> était trop pénétré de la bienfaisance du principe monarchique en lui-même, du rôle de la dynastie dont il était le continuateur en Belgique, et, depuis la guerre, de son rôle personnel, pour éprouver la moindre inclination pour un système qui ne fait que tolérer la monarchie, et provisoirement; mais les chefs socialistes que les combinaisons parlementaires lui donnaient comme ministres étaient, pour lui, des hommes nouveaux. Il les accueillit, non seulement avec sa bienveillance naturelle, mais aussi avec la sympathie d'esprit qu'il éprouvait pour tous ceux qui pouvaient l'éclairer sur les problèmes de son époque. Des hommes comme MM. Emile Vandervelde, Camille Huysmans, Jules Destrée, Joseph Wauters lui apportaient quelque chose d'inconnu, un accent, une liberté de propos qu'il n'avait guère trouvée chez les hommes politiques « bourgeois » qu'il avait rencontrés jusque-là. Ils lui donnaient



une communication plus directe avec les aspirations et les revendications d'un monde ouvrier qu'il n'avait jamais voulu ignorer, mais qui lui était demeuré pourtant assez lointain. Aussi prit-il un plaisir manifeste à causer avec eux, non seulement des affaires de leur ministère, mais aussi de questions générales, ne leur demandant aucune abdication de principe, les invitant toujours à la plus entière sincérité. C'était le meilleur moyen de faire leur conquête. Aussi, sous son règne, a-t-on vu naître, dans le socialisme belge, une sorte de loyalisme véritablement « scandaleux » pour les représentants de la pure orthodoxie marxiste, mais qui, comme on l'a vu lors de la mort du Roi, répondait au sentiment de la masse populaire, et qui se traduisit par cette boutade paradoxale qui est, je crois, de M. Camille Huysmans, ancien ministre des Sciences et des Arts, bourgmestre d'Anvers, et ancien secrétaire général de l'Internationale : « Si nous pouvions être en République, c'est le roi Albert que nous choisirions comme président. »

Cette curiosité universelle s'étendait même aux gens de lettres qui, de tous les hommes, sont peut-être ceux dont les relations présentent, pour les souverains, le moins d'utilité et le plus de danger. Grand lecteur depuis son enfance, mais avec une préférence pour les livres utiles et sérieux, il ne se désintéressait pas du mouvement littéraire. Une des dernières manifestations de sa vie publique fut ce dîner de la *Revue des Deux Mondes*, où il prononça un très bel éloge de la langue et de la littérature françaises. La Reine et lui aimaient à connaître les écrivains dont on parle et dont ils avaient goûté les ouvrages. Beaucoup de Français qui, ces dernières années, vinrent faire des conférences à Bruxelles, furent mandés au Palais, ou au château de Laeken, et reçus dans l'intimité royale.

M. Claude Farrère, au lendemain de la mort du Roi, a donné de ces réceptions quelques impressions vives et justes :

« J'étais, un soir, au château de Laeken, reconta-t-il, et nous avions dîné à la table royale, dans une intimité très stricte : le Roi, la Reine, un prince, une princesse, une dame d'honneur, un aide de camp, quatre invités, rien d'officiel. Au café, le Roi m'entraîne familièrement dans l'embrasement d'une des hautes fenêtres à rideaux et, sur le ton le plus libre, m'entretient des questions politiques du jour. On traversait une crise européenne, comme par hasard.

» Encouragé, je m'enhardis à ne pas seulement répondre, et je demande au Roi, le sachant bon géographe, s'il n'estime pas qu'une grande part de nos embarras actuels provient de la navrante ignorance où étaient plusieurs des plénipotentiaires de 1918 de la figure physique et économique du vieux continent.

» — Oh! « plusieurs? » me réplique Albert I<sup>er</sup>, narquois. Dites plutôt tous, cher Monsieur!

» Je repars :

» — Il serait peu courtois à un Français de parler d'autres gens que de ses compatriotes. Mais il est positif que quelqu'un de chez nous ne savait pas où était bien précisément Mossoul.

» — Eh! fait le Roi, quelqu'un qui n'était pas de chez vous, mais d'outre-Manche, me tint bien à moi-même le langage que voici, à propos d'Eupen et de Malmédy : « On a déjà donné à » Votre Majesté Verviers, sur la rive droite du Rhin! »

» Moi, j'écarquillai les yeux.

» — Sur la rive droite, Sire... Oserai-je demander au Roi ce qu'il a répondu?

» — Mais, Monsieur Farrère, j'ai répondu que Verviers était sur la rive gauche du Rhin, et que je croyais que ç'avait toujours été à moi...

» Il riait, avec une malice allègre.

» — Verviers! Verviers! qui rime avec Louviers! Verviers, tellement wallon qu'il en a l'air d'être normand. Avoir imaginé que ça pouvait avoir été allemand! Il fallait être d'un fameux village!

» Il y a six mois, je traversais Bruxelles en coup de vent. Mes voyages sont trop souvent des voyages-records. Je descends au vieux *Métropole*, et j'y étais à peine qu'on me téléphone :

» — Le Roi voudrait vous voir. Pouvez-vous être à Laeken à 4 heures?

» — A coup sûr!

» A 4 heures, j'y suis. La réception réglementaire. Premier salon. L'officier de service. C'est un ami, on bavarde. Une dame d'honneur accourt, on bavarde à trois. Un valet survient. Deuxième salon. Une seule minute d'attente. Une porte s'ouvre, et le valet annonce :

» — Le Roi!

» Et lui, tout de suite :

» — Comment allez-vous? Vous avez l'air enrhumé. Défiliez-vous, le vent belge est traître! Mais asseyez-vous donc! Avez-vous vu notre amie, M<sup>me</sup> G..., depuis que vous êtes ici?

» — Sire, je n'ai encore vu que Votre Majesté...

» Causerie, Causerie d'un grand quart d'heure. Pas de politique aujourd'hui. Littérature seulement... Livres nouveaux, vieux livres...

» Puis, tout à coup, le Roi se lève :

» — Restez assis, restez assis... Mais ma femme veut aussi vous voir et elle se figure que vous avez toute votre après-midi à perdre chez nous? Attendez, je vais la chercher...

» Et il y va. Et il revient, ramenant, par la main, la Reine... »

\* \* \*

Beaucoup d'écrivains français, quelques anglais aussi, comme le romancier Huxley, furent reçus avec la même familiarité digne et confiante qui valut à la Cour de Belgique une aimable popularité littéraire, européenne autant que belge.

Et toutes ces anecdotes, toutes ces impressions personnelles ont créé, autour du roi Albert et de la reine Elisabeth, une sorte de climat particulier, plein de gentillesse, de clarté et d'un peu de fadeur. Quand on raconte le roi Albert, quand on cherche à le peindre avec le trop faible recul que nous donne sa mort tragique, on a l'air de composer un conte moral, de faire le portrait idéalisé du « bon roi ». On cherche en vain l'ombre au tableau, le clair-obscur qui donne à un portrait historique son mystère et sa poésie. Le mystère! A propos de cette âme royale si claire, on pense au titre d'un des derniers livres de Barrès : *Le Mystère en pleine lumière*.

Car il y a tout de même un peu de mystère dans cette âme limpide. Ses dernières années furent assombries par la crainte de l'avenir. Il était très frappé de la démoralisation générale, qu'il voyait envahir peu à peu tous les pays du monde, et qui n'épargnait pas le sien. L'idée dominante de son règne avait été que l'on pouvait adapter la démocratie, qui s'était imposée uniformément, à quelques nuances près, à tous les pays d'Europe, au principe d'ordre et de continuité que représentait à ses yeux la monarchie. Or, il avait assisté à l'écroulement de presque toutes les monarchies d'Europe. Dans une société politique désaxée, désemparée par une crise économique qui semblait sans remède, l'ordre n'était plus représenté que par des dictatures qui, même dans les pays où elles respectent le principe monarchique, apparaissent comme sa négation.

Il ne croyait pas à la guerre prochaine, il ne *voulait* pas y croire; mais le réarmement de l'Allemagne, l'incohérence et la faiblesse de la politique anglaise et de la politique française le remplissaient d'inquiétude. Il se demandait où va le monde, et il constatait avec angoisse que rien de ce qui avait disparu n'était remplacé. Modeste en ses propos, il avait la fierté de son rôle et de sa fonction et il avait la conscience de les avoir pleinement remplis; mais s'il faut en croire certains mots qui lui échappèrent à la fin de sa vie, il lui arrivait de douter de la pérennité du principe qu'il avait si noblement représenté. Comme un diplomate étranger, que j'ai promis de ne pas nommer, le complimentait de sa popularité, il répondit un jour : « Combien de temps cela durera-t-il?... J'ai fait ce que j'ai pu... »

Cette mélancolie des dernières années avait accru le besoin d'évasion, de méditations solitaires qu'il avait toujours éprouvé. Peut-être est-ce en le cherchant qu'il a trouvé la mort sur les rochers de Marche-les-Dames...

L. DUMONT-WILDEN,  
de l'Académie royale  
de Langue et de Littérature françaises.

## Un ami de Stendhal<sup>(1)</sup>

On nous a appris qu'il ne fallait jamais dire : « Écoutez un bon mot! Oyez une merveille! » Un préfacier surtout doit être très prudent à distribuer l'éloge et à répandre les compliments. Un livre trop loué n'engage pas le lecteur, qui est, par nature, défiant, et avisé par éducation, il dit, ce lecteur, après la première page : « N'est-ce que cela? » et à la dixième il rejette le volume en maudissant celui qu'il croit un courtisan à gages. De là vient qu'une préface est parfois plus nuisible qu'utile.

Malgré tant de périls, je vais louer cette biographie de Victor Jacquemont par M. Pierre Maes.

Depuis des années déjà M. Pierre Maes s'est attaché avec une curiosité sympathique à la personne de Victor Jacquemont. Bientôt cet intérêt de sympathie s'est transformé en une curiosité de savant et d'érudit, sans perdre ce qu'il avait de cordial et d'humain. M. Pierre Maes s'est heureusement acharné à recueillir tous les documents qu'on possédait encore sur ce personnage. Il a découvert des correspondances inédites. Quant à ce qui était déjà connu, il l'a dépouillé et analysé avec un soin scrupuleux. Il a apporté dans l'interprétation des textes et des témoignages une critique avertie. Il a corrigé sans faiblesse les « à peu près » et les imaginations des précédents biographes de Jacquemont. Il a publié, il y a environ un an, les *Lettres de Jacquemont à Stendhal* et un peu après, ou vers le même temps, avec la collaboration de M. Bultingaire, du Muséum, il a donné les *Lettres de Jacquemont à Jean de Charpentier*, ancien directeur des Salines du canton de Vaux, ancien professeur à l'Académie de Lausanne.

Au bout de toutes ces recherches et de ces publications, c'est maintenant une biographie complète de Victor Jacquemont que M. Pierre Maes a entreprise et qu'il a menée à bonne fin.

Cette biographie est ample et fortement documentée. Elle est écrite dans le style le plus simple et le plus élégant. Elle est détaillée et pourtant le détail n'y noie pas la vraie physionomie du jeune héros et n'y ralentit pas le mouvement.

(1) Ces pages serviront de préface au *Victor Jacquemont*, que M. Pierre Maes donnera bientôt dans la collection « Temps et Visages », chez Desclée de Brouwer et Cie, à Paris. L'obligeance des éditeurs nous permet d'en publier plus loin, en primeur, un intéressant chapitre.

La figure de Jacquemont est une des plus curieuses et des plus sympathiques qu'on puisse imaginer. Et sa destinée eut quelque chose de tragique et de pathétique.

Il était le fils d'un de ces idéologues de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont précédé nos positivistes et qui ont organisé la France intellectuelle moderne. Poursuivi par Napoléon, Venceslas Jacquemont apprit à son fils comment on garde le sang-froid intellectuel, comment on étudie méthodiquement un sujet et comment on en écarte les préjugés, les fausses idées et les passions. Ainsi Victor Jacquemont reçut une éducation riche et variée, fondée toute sur l'expérience et sur la logique idéologiste; puis il s'engagea dans les études de médecine. C'est alors qu'il rencontra Stendhal et ses amis, y compris Mérimée. De vingt ans plus jeune que l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, il fut pourtant son conseiller en même temps que son ami sévère.

Rien de plus étonnant que la façon franche jusqu'à la brutalité avec laquelle le jeune homme relève les fautes et les erreurs de son illustre aîné, rien de plus étonnant aussi que la docilité avec laquelle celui-ci accepte les reproches et obéit aux conseils.

Toute cette société revit dans le livre de M. Pierre Maes. Et nul ne pourra désormais parler de Stendhal ou de Mérimée sans le consulter.

Et là, juste au centre, va se dérouler le mystérieux roman d'amour du jeune Jacquemont. Ces gens ne parlaient que de cristallisation et de cristalliser. Jacquemont cristallisera pour une grande actrice italienne, la *Schiassetti*, bossue dit-on, et qu'il connut par l'amie de Stendhal, la Pasta. Il la voyait presque tous les jours, elle lui témoignait une réelle confiance mais rien de plus. Aussi, à la fin, le jeune homme dont la passion était exaspérée, en éprouva un désespoir qui le fit renoncer à tous ses projets et qui altéra sa santé physique. Le jeune homme dut s'expatrier. Sa famille l'envoya aux États-Unis et ici commence la seconde partie de sa biographie, non moins passionnante que la première, mais pour d'autres raisons.

En effet, après être resté quelques mois en Amérique, Jacquemont fut honoré par le Muséum d'une mission scientifique dans l'Inde; mission très large qui le chargeait de recueillir des renseignements de tout ordre, et aussi d'envoyer au Muséum les échantillons qui pourraient enrichir ses collections.

Le 6 mai 1829 il débarqua sur les rives du Gange. Il avait les lettres de recommandation les plus flatteuses de la société anglaise qu'il avait connue à Londres et de ses protecteurs de France. Il reçut donc un accueil exceptionnel des plus hauts personnages. D'ailleurs, par son aménité, sa courtoisie, ses hautes qualités d'homme et de savant, il finit par se faire des amis très chauds de tous ceux avec qui les hasards du voyage le mirent en relation. Il poursuivit très courageusement, au péril de sa vie, toutes les explorations qui rentraient dans le programme de sa mission. Il y montra autant de courage que d'endurance. Les domestiques mêmes qui l'accompagnaient l'aimaient et le respectaient. M. Pierre Maes raconte cette épopée de Victor Jacquemont d'une façon simple et vivante. Il s'en dégage une émotion qui s'accroît jusqu'à la fin. Cette fin que l'on devine, c'est la mort stoïque du jeune homme quarante-deux mois après son arrivée dans l'Inde, à trente et un ans, à Bombay, loin de tous ceux qu'il aimait.

M. Pierre Maes nous a dit que Stendhal n'oublia jamais Victor Jacquemont. Et je pense que nous, non plus, n'oublierons pas ce Français d'une autre époque, qui paraît tout voisin de nous par sa franchise, sa sensibilité, et cet héroïsme dissimulé sous un ton détaché et à demi ironique, à la manière de Montaigne, de Montesquieu ou de Stendhal lui-même.

FORTUNAT STROWSKI,  
Membre de l'Institut de France.

# Victor Jacquemont

VOYAGE EN MER ET ESCALES A TÉNÉRIFFE,  
RIO DE JANEIRO, CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, BOURBON,  
PONDICHÉRY

Le 13 août 1828 Jacquemont arrive à Brest prêt à s'embarquer sur la *Zélée*. Le navire est déjà en rade et son équipage occupé à son armement; mais il lui faudra encore treize jours pour appareiller. Dans l'intervalle, le matin, un canot vient prendre Victor pour le mener déjeuner à bord où petit à petit il fait connaissance avec les dix ou douze personnes qui « doivent avoir pendant cinq mois la même prison » que lui : les officiers et quelques passagers (1). Le commandant, le lieutenant de vaisseau Poultier, lui revient tout à fait; c'est un homme de trente-quatre ans, bien élevé et bon marin. Mais il fera surtout sa société du « finaud de la bande flottante », du nouveau gouverneur de Pondichéry qui va rejoindre son poste, ami de son frère Frédéric, et le sien depuis son séjour à Saint-Domingue : M. de Melay, qui, « lui, est tout à fait un homme spirituel de Paris, paresseux, élégant, inégal, égoïste, etc. (2). »

Dans l'après-midi, Jacquemont retourne à terre et passe le temps soit à l'Observatoire dont il connaît le directeur, M. Guépratte, soit en compagnie des officiers de la *Hébé*, une corvette en désarmement, ou d'un officier du génie, M. Narjot, avec qui il entretient longuement de ses amis de Paris, de Mérimée, de Stendhal, du romantisme et des campagnes ardentes du *Globe* (3).

Le soir, il écrit à Porphyre : « Je suis content. Te dire que ma satisfaction ne soit grave et sérieuse cela est inutile. Il y a lutte au-dedans de moi. Ma réflexion doit combattre mes impressions instinctives les plus vives, mais elle les domine si elle ne les fait taire. Il était temps que six heures sonnassent, il y a cinq jours, quand tu me mis dans la voiture, car le chagrin me tournait au cœur; cependant, il y a deux ans, quand je t'embrassai pour la dernière fois au Havre, c'était avec bien plus de peine et de douleur. J'étais alors, cher ami, j'étais au faite du malheur dans la vie. Chaque jour depuis a été pour moi meilleur; et maintenant, en regardant l'avenir devant moi, je vois une pente plus ou moins égale, mais constante, qui me conduit nécessairement vers une position honorable et satisfaisante dans ce monde. C'est toi, Porphyre, qui m'as jeté dans cette progression nouvelle de bonheur. Tu es la cause de ce que je serai, de ce que je ferai. A présent, je ne regrette plus rien du passé.

» Te le dirai-je, cher ami? ces huit jours qui s'écouleront peut-être encore avant que je quitte la France, j'aime mieux les passer seul, ici, loin de toi, et de notre père, que près de vous, mes amis. J'ai-

(1) MM. de la *Zélée* : Poultier; Rocheteaux; M. de Parny; Arnoux de Rochet, aide de camp de M. de Melay; Proux, capitaine marchand, enseigne auxiliaire; Payen, aspirant, neveu de Charlotte Corday; Fleury, chirurgien; Brulé, commis aux écritures; l'abbé Calmel, paysan languedocien, préfet apostolique de Pondichéry, « d'une espèce très commune, pas même d'instruction dans son métier de prêtre; ça va catéchiser en Asie et ça n'a point la moindre idée des langues orientales »; Ch. de Sallabéry, auditeur au conseil d'Etat; Goudot — du Muséum », liste de noms et d'adresses manuscrites déjà citée, archives Jacquemont.

(2) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1904, tome XI, p. 298, lettre de Jacquemont à Zoé Noizet de Saint-Paul.

(3) Cf. C., I, p. 5, lettre à cet officier où Jacquemont donne une si jolie définition des « happy few » chers à Beyle et à ses amis. Le 1<sup>er</sup> avril 1830, Narjot écrit à son ami : « Je viens de lire un article de la *Revue de Paris*, signé STENDHAL (*Lord Byron en Italie*, mars 1830) qui m'a rappelé l'une de nos promenades sur le cours. J'y ai retrouvé toutes vos observations sur l'empire sans bornes de la mode en Angleterre. Le nom de Brummel, ce ci-devant roi de la mode, y est prononcé. Mais, mon ami, votre article parlait mieux que l'article de ce prétendu baron allemand. » Archives Jacquemont.

rais été bien à plaindre déjà dans les derniers moments de mon séjour à Paris, si je n'eusse été accablé de soins et d'affaires relatives à mon départ, si j'avais eu du loisir, du calme, du silence près de vous, pour songer à notre prochaine séparation. (1) »

Enfin, le 26, la *Zélée* hisse ses voiles et démarre. C'est un bâtiment de guerre très solide, de trois cents tonneaux environ, tenant bien la mer, mais malheureusement il n'avance pas vite. Avec ça, dès le lendemain de son départ, les vents du Sud contrarient sa marche. Jacquemont perd rapidement l'espoir d'arriver à Calcutta dans le délai de cinq mois qu'il avait prévu (il s'en faudra de trois mois et demi). Mais comme le bateau fera escale aux Canaries, à Rio de Janeiro, au Cap de Bonne-Espérance, à l'île Bourbon et à Pondichéry, ces relâches pallieront ses regrets, lui permettront de brefs contacts avec des pays très différents, de s'y faire de nouveaux amis, et surtout d'échapper avec bonheur à la si peu confortable et si monotone vie du bord. Confort : ce n'est pas véritablement un souci pour le voyageur, il ne se plaint pas de sa couchette réduite à un cadre de bois garni de trois minces matelas et de draps. Monotonie : comme société des officiers de marine qui ne connaissent pas grand'chose en dehors de leur métier, dont la conversation est nulle, et qui s'époumonent à chanter du matin au soir les chansons les plus lestes de Béranger! Cependant Victor n'a qu'à se louer du principal passager, M. de Melay : « Je le tenais pour homme d'esprit, écrit-il à son père (2), mais il l'est plus que je ne pensais. Il est plein de faits, d'anecdotes, ne manque pas de mouvement dans la pensée, il a beaucoup de critique et de raison, et une rédaction de conversation des plus soignée, et tout à fait sans pesanteur. » D'autre part, il confie à Victor de Tracy : « M. de Melay est aimable plus qu'on n'attendrait d'un homme qui souffre du mal de mer presque continuellement : j'admire comment, en 1794, après un an d'essai, il n'a pas quitté le métier de marin. Quand il fait très beau, nous faisons de fondation, après le déjeuner, nos huit marqués (parties?) de tric-trac. Quand il ne fait que beau, nous causons une demi-heure. Au-dessous de ce degré, il boit du thé, et, un peu plus bas encore, reste couché tout le jour (3). » Plus tard, au cours de leurs conversations, les deux hommes feront des petites découvertes qui les rapprocheront tout à coup : des connaissances communes à l'un et à l'autre, des opinions identiques sur des choses qu'ils ne voient pas comme tout le monde.

\* \* \*

Le jour, Victor, que la navigation n'éprouve pas, va et vient sur le navire, par tous les temps; il s'intéresse aux manœuvres de l'équipage comme il le faisait il n'y a guère sur le *Cadmus* ou *Le Volant*. Sa santé est excellente, le vent du Sud le caresse de son air chaud, lui fait éprouver un sentiment particulier de bien-être physique, et quoique son grand corps maigre ne puisse guère se comparer à un bouton de rose, il se sent « épanouir », affirme-t-il. Le soir, il travaille pendant de longues heures dans la salle à manger des officiers, dont il partage les repas, il bâche ferme pour apprendre le persan qu'il veut connaître avant de débarquer dans l'Inde. Cette étude le préparera à celle de l'hindoustani. Pour se reposer de ses études linguistiques, il lit ou relit les quelques livres qui forment sa bibliothèque de voyage : trois petits volumes de vers latins de Catulle, Tibulle, Propertius, et deux ouvrages anglais, *Lalla Rookh*, de Thomas Moore, et *Tristram Shandy*, de Sterne, dans une jolie édition que Mérimée lui a donnée en partant. Toutes ses préférences vont à *Tristram Shandy*. « J'aime infiniment Sterne, écrit-il à Achille Chaper (4). Son excentricité est ce qui me plaît. Ne sommes-nous pas faits ainsi? Ne passons-nous pas

(1) C. I., p. 2.

(2) C. I., pp. 9-10.

(3) C. III, pp. 247-248.

(4) C. I., pp. 31-32.

ainsi, en un instant, et sans savoir pourquoi, d'une idée à une autre? Dans l'infinie variété de tons de son livre, je sais toujours une page à l'unisson de la disposition actuelle de mon âme ou du caprice de mon esprit. Nul assurément n'a plus abusé que lui de l'ellipse, puisqu'il a laissé en blanc des chapitres entiers. Pour un sot, c'est une mystification complète, et qu'il ne trouvera point piquante, parce qu'elle est fort aisée; mais est-ce donc une énigme sans mot que cette page laissée en blanc? Pourquoi ne pas chercher à la remplir? Voilà pour moi, à bord surtout, l'immense mérite de Sterne; c'est que, lorsque j'en ai lu vingt lignes en me promenant sur le pont, et que le navire vient à rouler, je puis mettre le livre dans ma poche et continuer ma promenade agréablement. J'ai matière à penser. »

Ce n'est que dans ses livres que Jacquemont trouve à contenter son besoin de poésie, car le spectacle de la mer qu'il a sans cesse sous les yeux ne parle pas à son cœur. « Sa surface ne garde pas l'empreinte des êtres qui y ont vécu. On n'y voit pas même l'image de la mort, c'est le spectacle du néant », observe-t-il (1).

Lorsqu'il note ses premières impressions de navigation pour Sutton Sharpe, pensant à Stendhal qui lui a dit en partant qu'à son retour il ne saura parler que de poissons et de pierre à chaux, il écrit : « Vous pouvez deviner, mon bon ami, si j'ai vu de beaux levers et de beaux couchers de soleil depuis quinze jours que je suis dans les mers équatoriales. Je mets naïvement mon âme en expérience devant ces scènes soi-disant poétiques, et j'ai trouvé peu de charme, peu de poésie. Cependant, tout physicien, tout desséché que je puisse être, par l'étude minutieuse des faits de la nature (*docente domino Stendhal*), je me crois parfaitement sensible à ses beautés. En fermant les yeux et en regardant, dans mon souvenir, la campagne de Richmond, j'éprouve une sensation agréable. Dans les voyages que l'amour des pierres et des herbes m'a fait entreprendre, j'ai joui souvent délicieusement de ce que je voyais et le *fair blue ocean* de vos poètes ne m'apparaît que plein de monotonie et d'une *dull* grandeur. — Pendant ce temps-là, mon aimable ami, vous vous retrempez à Paris, pendant vos courtes vacances, dans les amusements doux et agréables de notre système de vie française. Peut-être, aujourd'hui, par un beau jour d'automne, êtes-vous à vous promener, philosophant avec Mérimée et Beyle, sous les touchants ombrages de Fontainebleau; et peut-être avez-vous passé la soirée d'hier avec une femme honnête et gracieuse pour laquelle vous éprouvez déjà les premiers numéros de la *crystallisation*, par la seule raison que vous l'avez trouvée jolie et qu'elle ne vous aura pas dit : non; et vous pensez avec plaisir que vous la reverrez demain, et peut-être ne la reverrez-vous de votre vie. Mais sa pensée aura été pour vous cause de plaisir plus que celle des plus grandes beautés de votre biblique pays (2). »

Deux mois après, encore sous l'impression de la prédiction qu'on lui a faite, Jacquemont écrit au baron de Mareste (3) : « Il est très vrai, mon bon ami, que, si je passais encore un an à la mer, j'éprouverais la terrible maladie dont notre ami le docteur de Stendhal m'a menacé; car je me sens déjà bien paysan du Danube pour n'avoir encore navigué que pendant trois mois. » Il ajoute avec malice : « Je dois croire que mon début à la mer a été des plus chaud, car j'ai vu se récrier quelquefois sur de petits coups de vent, qui étaient dans ce premier voyage (celui d'Amérique) mon ordinaire quotidien. Il résulte de là que je suis plus que jamais *Monsieur sans tempête*; si je ne vois à Bourbon un ouragan réduire en cannelle quelques navires, rien ne pourra me tirer de mon idée. » Parlant ensuite d'un livre bien connu de Stendhal, le *Voyage en Angleterre*, de Simond, que lui a fait lire

M. de Melay, il termine sa lettre par ce trait à son aîné : « Je dis *Amen* à presque toutes les pages de ce livres, un des plus amusants que je connaisse. M. Simond, dont assurément le baron de Stendhal (1) fait cas, malgré son infirmité dans les arts, a joliment mis les tempêtes à leur place. Ça été un petit triomphe pour moi que ce passage de son livre (2) ».

Dans ses moments de désœuvrement Victor pense à son père, à ses frères, à ses plus chers amis. « C'est sans tristesse, écrit-il au premier. Je jouis bien plus de ces souvenirs de tendresse que je ne souffre de notre éloignement. Le temps va si vite, que j'en vois déjà le terme; et je m'attends bien à ce que vous me disiez dans cinq ans, quand je reviendrai : « Quoi! déjà! » Et ce sera ce qu'il y aura de mieux à dire de part et d'autre (3). » Le 6 décembre 1828, avec le confident de ses chères amours défuntes, il fait un retour sur son passé : « Chaper, quelle révolution dans mon existence! Depuis six ans que nous nous connaissons, que nous nous aimons, que de vicissitudes dans notre vie! Que de choses dites entre nous? Quelquefois, dans les rares instants où il m'est permis d'être seul, des images fantastiques de bonheur et de peine se montrent à moi dans la vague obscurité du passé; je ne sais si je songe ou si je suis éveillé; je demeure ébloui quelques instants, et, quand je rouvre les yeux, je m'aperçois que je ne faisais que me ressouvenir, en croyant rêver. Cependant, mon ami, la mémoire de ces impressions si pénétrantes, de ces impressions qui jadis firent frémir tout mon être, s'efface chaque jour. L'esprit seul a de la mémoire. Il se rappelle nettement les faits qu'il a connus, les idées qu'il a comprises. Il se rappelle encore alors qu'il a cessé de les juger également. Le cœur n'a pas cette faculté; il n'a pas de mémoire; il ne connaît que ce qu'il sent actuellement. S'il croit se rappeler des sentiments passés, c'est qu'ils ne sont pas encore tout à fait étreints, et qu'il les éprouve encore. Ne pensez-vous pas ainsi?

Ne pensez-vous pas ainsi! Comme si nous n'étions pas à deux mille lieues l'un de l'autre! Comme si je savais où et quand cette lettre vous trouvera! Et votre réponse donc! Puis-je l'attendre avant un an? Et où serai-je alors? O mon ami! quelle jeunesse traversée que la mienne! Quelle vie errante! Ne croyez pas pourtant que je regrette d'être arrivé à ce terme où l'enchaînement des circonstances m'a conduit : je ne voudrais rien changer aux déterminations de ma vie depuis mon départ pour les États-Unis, Quelque sacrifice que j'aie fait en me séparant pour un temps si long de mon vieux père et de mes amis, la ferme espérance que j'ai de les revoir me le fait porter avec légèreté. Nous nous retrouverons, mon ami, jeunes encore, mais vieillis par l'agitation de nos jeunes années; nous nous retrouverons avec la force calme de la virilité. Il y aura plus de bonheur que nous dans cet état tranquille! Je l'espère (4). » Le 22 janvier 1829, c'est avec non moins d'émotion et de sincérité qu'il adresse ce touchant témoignage d'amitié à Victor de Tracy : « Je profite d'un jour de calme pour vous visiter de la pensée; mais je suis entouré d'étrangers, d'indifférents; je suis distrait par des bruits importuns; je ne puis m'isoler dans ce tumulte; et je ne sais quelle pudeur d'amitié retient mes épanchements secrets et me laisse devant ce papier le cœur gros, sans oser vous dire ces choses tendres qu'un tiers suffit à empêcher d'exprimer. Près de vous, souvent, j'ai éprouvé

(1) *Correspondance*, t. II, p. 298 : « M. Simond n'est pas brillant, mais judicieux. » La préface de la première édition de *De l'Amour*, tout entière, a été empruntée au *Voyage en Suisse*, du même Simond. Sur l'importance de son *Voyage en Angleterre*, au point de vue romantique, cf. E. EGGLI et P. MARTINO, *Le Débat romantique en France* (1813-1830), Paris, 1933, t. I, pp. 476-484.

(2) Quelques mois auparavant, Beyle avait surnommé son ami *Sans Tempête* parce qu'il l'avait plaisanté sur sa prétention d'avoir essuyé douze tempêtes en onze jours pendant une traversée de Naples à Livourne, en septembre 1827. Cf. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1904, t. XI, p. 291, lettre de V. J. à Zoé Noizet de Saint-Paul.

(3) C. I, pp. 13-14.

(4) C. I, pp. 32-33.

(1) V. JACQUEMONT, *Journal dans l'Inde*, tome I, p. 12.

(2) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1907, t. XIV, pp. 704-705.

(3) Le 11 décembre 1828, C. I, p. 36.

cet embarras quand nous n'étions pas seuls; alors, je ne savais que vous serrer la main en sortant; mais ce serrement de main disait tout, — et nous sommes à plus de deux mille lieues l'un de l'autre (1). »

\* \* \*

Le 13 septembre la *Zélée* mouille en rade de Santa-Cruz-de-Ténériffe. Sauf un court incident de route, sans conséquence, avec un voilier anglais, le *Général Wolf*, trop long à hisser ses couleurs en passant près du bâtiment de guerre français, rien n'avait troublé sa lente navigation. Après trois semaines de mer, Jacquemont est heureux de quitter pendant quelques jours sa prison flottante pour faire un tour d'horizon de la plus grande des îles Canaries, et goûter un peu de vie espagnole, objet de curiosité tout neuf pour lui. Il fait une excursion à Laguna qui lui rappelle Villard-de-Lans, dans le Dauphiné, assiste à une procession, et le soir danse à un bal offert par les autorités à l'état-major de la *Zélée* avec tout le cérémonial du continent : messieurs en habits noirs et dames en toilettes de soirée, suivant la dernière mode de Paris! De couleur locale, point.

Le 17 septembre la *Zélée* remet à la voile et cingle vers les îles du Cap-Vert. En trois jours elle atteint le tropique où le passage de la ligne est célébré selon l'usage. Ensuite sa navigation est de nouveau contrariée par les calmes et les vents, si bien qu'en vingt-deux jours elle n'avance que de 18 degrés vers le sud. Enfin, le 11 octobre, les vents du sud-est prennent le navire par le travers et le conduisent rapidement à Rio de Janeiro, où il jette l'ancre le 28 à la tombée de la nuit. Contraste piquant avec son arrivée crépusculaire à New-York, deux ans auparavant, par un temps maussade en concordance avec son état d'âme d'alors, Jacquemont aborde au Brésil dans l'allégresse : « Le soir fut beau comme le matin, note-t-il dans son *Journal*. Le soleil, au déclin de sa course, perça tous les nuages, et noya, dans une mer d'or et de feu, les divers plans de montagnes situées au couchant de la rade : une seule rangée de collines, qui s'élève sur son rivage, demeura dans l'ombre. Elle semblait d'un pourpre presque noir. Ses contours, et tous les objets qui en couronnent la crête, des chapelles, des couvents, des palmiers, se détachaient admirablement sur ce fond reculé, le plus éclatant que j'aie jamais vu (2). »

A Rio l'escale, prévue pour cinq à six jours, dure trois semaines par suite d'avaries survenues à la lourde *Zélée* qui lors d'un premier appareillage a trouvé le moyen d'accrocher un navire marchand à l'ancre dans la rade. Ce contretemps permet à Jacquemont de pénétrer quelques aspects de la vie de la capitale brésilienne (depuis 1822 résidence de dom Pedro) grâce à la complaisance de quelques compatriotes établis dans le pays depuis dix ans, surtout de l'un des fils du peintre Taunay (3). C'est là qu'il voit pour la première fois « l'esclavage des noirs sur une échelle immense former le régime de la société », le débarquement de plusieurs navires venant de la côte d'Afrique « chargés de ces malheureux, couverts de maladies affreuses, entassés, confondus, parqués comme des animaux » sur les quais, « et à côté de ces horreurs, le luxe recherché de la civilisation ». A l'Opéra, il verra l'empereur « sorte d'animal extrêmement rare en Amérique », « habile palefrenier », applaudir une détestable troupe italienne qui écorche *l'Italiana in Algeri* de Rossini. Dans ses lettres et dans son *Journal* il vitupère la canaille dorée sur tranches qui maltraite les noirs, les gens de couleur affranchis, propriétaires d'esclaves, pires que les premiers, et s'en prend surtout aux perruquiers, tailleurs, modistes

français qui là-bas, dans un des plus beaux endroits du monde, compromettent le bon renom de leur patrie.

Le 18 novembre, la *Zélée*, bien radoubée, reprend la mer et c'est de nouveau la monotone vie du bord occupée de lectures, d'études scientifiques et de parties d'échecs et de tric-trac avec M. de Melay. Après une paisible navigation coupée à peine, pendant deux jours, de quelques coups de vent, le 20 décembre, par le « plus beau temps du monde », le vaisseau jette l'ancre au Cap de Bonne-Espérance. Cette fois Jacquemont descend à terre pour dix jours. « Malgré l'extrême salubrité de la viande salée et des légumes secs pris en petite quantité », ordinaire quotidien et peu varié du bateau, il éprouve le besoin de se mettre au vert, de manger des aliments frais, des fruits d'Europe et des tropiques, de boire du lait, qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir depuis Brest. Dans le *boarding house* où il s'installe, en pleine ville du Cap, il pourra étendre son grand corps maigre dans un lit plus long et plus large que lui « entre des draps bien tendus ». « Il n'y a rien de tel que la misère, dit-il, pour rendre les gens délicats et voluptueux. » Première et bienheureuse satisfaction de cette escale : après cent trente jours de voyage, Victor reçoit son premier courrier d'Europe, des lettres de sa famille, deux lettres d'Alexandre de Humboldt (1), dont l'une doit lui servir de cinquième introduction auprès du vice-roi des Indes, et un billet aimable du D<sup>r</sup> Koreff qui l'avait chaudement recommandé au grand savant berlinois (2). Ensuite, deux jours après son arrivée, notre voyageur fait la rencontre de Dumont d'Urville qui revient de Polynésie, sur son navire l'*Alastrolabe* chargé de nombreux souvenirs du naufrage de La Pérouse à Vanikoro et d'importantes collections récoltées pendant les trois dernières années. Autrefois, Jacquemont avait connu l'explorateur à Paris et échangé des plantes avec lui. Les deux hommes se retrouvent avec plaisir et font ensemble de longues excursions dans les montagnes qui dominant le port. « Il m'a conté les nouvelles de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Zélande, écrit Victor à son ami V. Tracy (3); je lui ai dit celles de Paris, et cet échange s'est fait à notre mutuel agrément ». Avec M. de Melay, Jacquemont va visiter le célèbre vignoble du Grand-Constance, l'une des principales curiosités des environs du Cap. Favorisé par le beau temps, il ne sait où donner de la tête « pour voir le plus possible, dans le plus de genre possible » autour de lui. Et c'est le corps et l'esprit rafraîchis que le jeune Français remonte à bord de la *Zélée*, le 30 décembre, pour poursuivre son voyage vers Calcutta. Deux jours plus tard, en doublant le cap des Tempêtes, le navire subit un très fort coup de vent qui le secoue rudement. « Ce n'est pas terrible à voir, affirme Jacquemont à son père (4), ce n'est que *vexigène* (engendreur de vexation), désagréable et laid. Le pittoresque est bien rare. Cependant, nous en avons eu un petit échantillon trois jours après notre soi-disant tempête. C'était le soir; la nuit était assez claire, mais sans lune. Il était 9 heures. Nous n'avions plus sur le pont que la moitié de l'équipage qui veille quand l'autre dort. Un navire que nous avions vu toute l'après-midi naviguer derrière nous, dans une direction un peu différente, et à deux lieues de distance, changea sa route pour courir sur nous, et l'avantage du vent lui permit de nous gagner rapidement. Cette manœuvre suspecte fit ordonner le branle-bas de combat, qui se fit lestement et en silence. L'inconnu, dont nous ne pouvions apprécier la force dans la position où il se présentait à nous, mais que tous les officiers prétendaient être un bâtiment de guerre, nous demanda en anglais quel bâtiment était le nôtre; à quoi je répondis qu'il était bien impudent de nous faire une telle question, et qu'il eût à nous

(1) C. I, p. 53.

(2) *Voyage dans l'Inde*, t. I, p. 35. Le 3 avril 1829 Stendhal écrira à Sutton Sharpe (*Corr.*, t. II, p. 498) : « Nous recevons de curieuses lettres de Jacquemont datées du Cap. Il nous peint fort bien Rio de Janeiro. »

(3) L'ancien associé de J. Le Breton, l'ami intime de Venceslas Jacquemont dont il est question dans notre premier chapitre.

(1) C. III, pp. 238-244, 256-258.

(2) C. III, p. 254.

(3) C. I, pp. 65-67.

(4) Lundi 12 janvier 1828. C. I, pp. 65-67.

dire tout de suite qui il était lui-même. Il parla encore sans que nous pussions nous comprendre; mais sa manœuvre était de plus en plus hostile : on crut qu'il cherchait l'abordage. On lui envoya une bordée de boulets à mitraille; et immédiatement, tandis qu'on rechargeait toutes les pièces d'un bord, le navire manœuvrait de manière à ne pas faire attendre sa seconde bordée. Mais l'inconnu semblait s'être arrêté... Comme on n'est pas bien endurant quand on a seize coups de canon tout prêts à jeter à la tête des gens sans autre peine que de dire *Feu*, le capitaine et M. de Melay, qui avaient cru au pirate, et qui en voulaient à l'inconnu de l'émoi qu'il nous avait causé, me prièrent de lui réitérer la menace d'une destruction complète s'il n'envoyait un canot à bord. Je sacrifiai donc mon larynx pour faire le stentor, et avec succès. Leur monde arriva bientôt. Je procédai chez le capitaine à l'interrogatoire du prisonnier, qui était de l'espèce la plus pacifique du monde, apparemment du moins. Cependant, le capitaine et M. de Melay désirèrent qu'on visitât son bâtiment. Je signifiai donc la visite que nous allions faire. Un de nos canots fut descendu à la mer, qui était fort grosse, et le lieutenant de la *Zélée* fut chargé d'aller aborder l'inconnu pour le reconnaître avec détail. Mais, comme il ne parle pas anglais, on eut encore besoin de moi; je me prêtai de bonne grâce à la circonstance, qui me semblait, au reste, n'offrir aucun danger. Nous étions sur nos gardes. Nos canotiers étaient armés, nous avions sous nos pieds, dans le canot, une collection de pistolets tout chargés. L'officier et les quatre matelots de l'inconnu, qu'on avait retenus à bord pendant notre absence, étaient là d'ailleurs pour répondre de nous. Après dix minutes d'efforts contre la vague, notre canot aborda l'étranger, que nous reconnûmes tout de suite n'être qu'un bâtiment marchand. Nous fûmes reçus avec la plus grande politesse par des gens de très bonne mine, extrêmement effrayés. Le navire, *La Nandy*, venait de Liverpool, il se rendait dans l'Inde avec des marchandises et trois passagers... La partie dure de notre expédition fut terminée en un instant. L'innocence du prévenu était évidente par sa faiblesse... « Des excuses du capitaine de la *Nandy* mettent fin à cette alerte qui a fait néanmoins une victime : un matelot de la *Zélée*. Celui-ci, dans le désordre du branle-bas, s'était si grièvement blessé la main gauche qu'au bout de quelques jours le chirurgien du bord est obligé de lui amputer l'avant-bras atteint par la gangrène. C'est une grande affaire pour ce débutant de vingt-trois ans, dont il ne se tire qu'avec l'assistance de Jacquemont qui ligature les artères avec le plus grand sang-froid, tandis que l'opérateur manie la lancette d'une main tremblante d'émotion (1).

\* \* \*

30 janvier 1829, relâche à l'île Bourbon, petite France d'outre-mer, encore très « vieille France », quatrième escale de la *Zélée*, la plus longue — un mois — et la plus importante peut-être pour Jacquemont, « puis viendra enfin le commencement de la fin, mais elle sera longue et chaude, la fin! » (2) Tandis que M. de Melay va saluer le comte de Cheffontaine, gouverneur de l'île, et recevra son hospitalité, Victor débarque à Saint-Denis : « ce devait être pour quelques jours seulement, écrit-il dans son *Journal* (3). Je ne pouvais songer à m'éloigner du mouillage :

(1) *C. I.*, pp. 68-69.

(2) *C. I.*, p. 70.

(3) Tome I, pp. 92-95. Le récit du séjour à Bourbon occupe soixante pages (88 à 148) de ce gros in-folio. Elles contiennent non seulement des descriptions abondantes de l'île, de nombreux renseignements d'ordre historique et économique (surtout sur l'industrie du sucre) d'un intérêt documentaire considérable, mais aussi une étude très complète des origines de sa population et de la question de l'esclavage des noirs. C'est un chapitre d'histoire coloniale traité avec un constant souci d'impartialité et d'objectivité. De curieuses analogies existent entre cette partie du *Journal* de Jacquemont et un roman de mœurs créoles à la Martinique au début du siècle dernier : *Cruautés et tendresses*, publié il y a quelques années à peine par M<sup>e</sup> Drasta Houel.

comme à Rio de Janeiro, je maudissais cette servitude, et elle devait s'y prolonger davantage encore. Ma première impression fut désagréable et pénible. A moins que d'être une femme ou un vieillard, ou bien encore un très grand seigneur, on met pied à terre en grimpant à une échelle suspendue à l'extrémité d'une jetée en bois; on saisit le moment où le canot dans lequel on est venu de son bord se trouve sous cette échelle flottante; on l'empoigne, et, non sans courir le risque presque certain d'être atteint par le sommet d'une lame, on grimpe de son mieux, balancé par les vents et les efforts désordonnés que vous fait faire la crainte de tomber à l'eau. Quand on est jeune et ingambe, il y aurait de la gaucherie et de la prétention à se faire hisser dans le mauvais fauteuil de bois qui ne sert guère qu'aux malades, qu'aux enfants et aux femmes.

Des bandes de noirs sont occupés sur le quai, les uns à hisser les marchandises qu'on débarque, les autres à les transporter dans les magasins environnants. Ils sont nus; un morceau de toile bleue, retenu par une ficelle attachée sur les hanches, ne leur couvre que les parties sexuelles. Beaucoup sont enchaînés deux à deux par le cou; d'autres, sans être accouplés, portent au-dessus du pied un anneau très pesant. Ces entraves sont presque toujours la peine infligée au marronnage. Quelques blancs, le rotin à la main, conduisent leurs travaux; ils les frappent sur le dos quand ils les trouvent trop lents. Les malheureux balbutient quelques mots d'excuse, détournent la tête en clignant des yeux et doublent le pas. Ils ne pleurent pas; la douleur ne les fait pas non plus crier. C'est ainsi que les chevaux reçoivent les coups.

La malpropreté et la négligence se montrent partout; les magasins sont mal bâtis; la voie publique n'est pas entretenue : elle est encombrée d'objets abandonnés; des ancres, des chaudières en fonte gisent çà et là; des charpentes, des bateaux tirés sur la plage pour être réparés sont amenés jusque sur le quai. De misérables baraques où l'on vend aux noirs de quoi s'enivrer, quand ils ont quelques sous; un petit fort misérable, dont les canons ne sont gardés que par les aloès qui l'entourent; et, enfin, dans cette partie de la ville qui s'offre la première à l'observation de l'étranger, les contresens les plus monstrueux et les plus inhumains dans l'application de la force humaine au travail, la misère, le dénûment, la douleur ennuyée des esclaves, la dureté ou l'insouciance des maîtres, voilà les objets qui se montrent sur le premier plan. Il faut qu'un Européen soit bien mal né, pour ne pas être révolté et attristé. Il y a dans ce tableau plus de barbarie brésilienne que de civilisation anglaise. Ce début rappelle plus Rio de Janeiro que le Cap de Bonne-Espérance... Le hasard décida du gîte où j'irais d'abord reposer. Il fut bizarre. On m'adressa à des *traitants* qui, sans être aubergistes, reçoivent et hébergent, moyennant un prix assez modéré, les capitaines marchands dont les navires sont mouillés sur la rade, et le peuple de pacotilleurs de toute espèce qui touchent barre à Bourbon. Je me présente le portefeuille sous le bras. Un noir de la douane portait ma valise. Je dis d'où je viens, sans dire ni comment je m'appelle ni qui je suis. On m'accueille, on range une petite chambre assez propre, on y installe un lit conforme à ma grande taille, et après quelques mots obligeants, on me dit que pour deux piastres (10 francs) par jour je suis de la maison. Une heure après, des petits noirs tout nus, et parlant à peine français, viennent et me font comprendre qu'on va dîner. Je passe dans la chambre voisine, où je trouve le couvert mis pour huit personnes; un des deux maîtres de la maison y était déjà, vêtu suivant la latitude et la saison. Il m'engage cordialement à me mettre à l'aise comme lui; je mets habit bas, et nous voilà côte à côte, les coudes sur la table, causant comme de vieux compagnons. Une averse qui tombait alors empêchait les autres convives de rallier la gamelle. La soupe les attendit un quart d'heure. Quand ils vinrent, je savais parfaitement l'histoire de

mon hôte et de son associé. Il m'avait tout conté. C'est un homme de trente ans. Il y en a huit qu'il quitta son pays, Marseille, pour chercher fortune au loin. Il trouva le contraire à Bourbon. Une pacotille mal faite lui fit perdre la moitié de son pécule. Pour réparer cette perte, il se fit négrier : le métier passait pour lucratif. Il alla à Madagascar et à la côte d'Afrique. Actif, entreprenant, rude à la fatigue, il réussit. En peu de temps, il apprit la langue des Mozambiques et des Madécasses. Alors il prit son associé actuel, qui fit tous les voyages de mer. Lui demeura en Afrique et à Madagascar; il y préparait les cargaisons d'esclaves que son associé venait chercher incessamment pour les transporter à Bourbon.

— Ce commerce était bon alors, me dit-il, mais aujourd'hui il est trop dangereux. L'élévation du prix des noirs n'est pas en raison de l'augmentation des risques et des dépenses qu'exige l'armement d'un navire propre à la traite. J'y ai renoncé, parce que j'y faisais des pertes à la fin. Ce n'est plus une partie bonne à suivre. On y peut jouer quelques coups heureux, profiter de la veine, mais il faut savoir se retirer à temps. Voilà ce que nous faisons maintenant : de loin en loin, quand nous jugeons la conjoncture opportune, nous allons à la côte, pour revenir tout de suite; ou bien nous prenons un intérêt dans les voyages de traite de quelqu'un de nos amis. Nous l'aidons à débarquer ses noirs. L'année dernière, j'en ai débarqué ainsi près de deux cents, à cinq lieues d'ici, à peu de distance de Saint-Paul; ce sera une excellente affaire.

La compagnie arriva là-dessus, et se mit gaiement en devoir de dîner. Elle était passablement grossière dans ses manières, brutale et violente dans ses propos. Mais, à l'exception d'un jeune subrécargue débutant dans la carrière, c'étaient tous gens qui avaient beaucoup couru le monde, et l'avaient assez regardé. J'ai rarement appris autant de choses en quatre heures qu'à ce dîner-là. De plus savants que moi s'y fussent instruits aussi. L'enseignement d'ailleurs n'y avait pas de formes académiques. Il y avait dans toutes les histoires de ces messieurs un grand fonds de femmes violées, de billets protestés, des coups de bâton donnés, de morts jetés par-dessus bord à la mer, de famines, de scorbut, de peste, de fièvre jaune, de confiscations, qui les rendaient fort sombres; mais quelques incidents grotesques, contés à propos par le narrateur, héros obligé de son histoire, égayaient bruyamment l'auditoire, fort peu ému de la collection de misères humaines dont il entendait le catalogue.

En quittant la table, j'étais en état de faire un mémoire sur les avantages et les dangers des spéculations de traites à Madagascar et à la côte d'Afrique. J'aurais pu éclairer, sur leurs intérêts, quelques-unes de ces maisons de Nantes et de Bordeaux qui se livrent à ce commerce. J'aurais pu aussi, comme administrateur, rédiger les instructions propres à le rendre impossible, en ordonnant les mesures qui feraient échouer toutes ces spéculations. Magistrat enfin, après avoir été espion, j'aurais pu dresser, contre plusieurs habitants de la Colonie où je venais de débarquer à l'instant, où je ne connaissais encore personne, un acte d'accusation en matière criminelle. J'avais assez de fils en main pour retrouver les corps de délit et les produire au jour dans l'instruction. Ces gens qui m'en avaient tant dit, auxquels j'avais dû paraître si curieux, n'avaient pas encore eu la curiosité de savoir mon nom.

Le lendemain, j'allai présenter une lettre à une des personnes les plus considérables du pays, M. Martin de Flacourt, un arrière-petit-neveu du premier officier français envoyé à Madagascar en 1647... J'ai vécu un mois avec cette respectable famille, traité comme l'un de ses membres. Je lui dois tout l'agrément de mon séjour à Bourbon, et une grande partie de l'intérêt que j'y ai trouvé. Elle m'a offert le spectacle, devenu rare à Bourbon, de la grandeur simple des vieilles mœurs de la Colonie. Sans l'esclavage qui en est le principe, elles seraient dignes d'admiration et d'envie.

Depuis huit jours, Jacquemont parcourait en tous sens l'île sous la conduite d'Henri Martin de Flacourt, le fils de son hôte, ou du gendre de celui-ci, M. de Tromelin, ancien officier de marine très cultivé, herborisait, examinait la structure géologique du sol et des montagnes, apprenait « vingt choses dans l'heure » sans que l'excessive chaleur l'incommodât, causait beaucoup, mangeait bien, se donnait beaucoup d'exercice, étendait sans cesse le cercle de ses relations dans la bonne société de la colonie, et s'appropriait déjà à réembarquer pour gagner enfin l'Inde, quand brusquement un cataclysme s'abattit sur Bourbon et mit tous ses projets en péril. Le 10 février, un raz de marée, d'une violence inouïe, comme on n'en avait plus vu depuis vingt ans, vint déferler sur les côtes, emportant une jetée du port de Saint-Denis, soulevant deux goélettes désarmées pour les jeter sur le toit d'un magasin qu'elles écrasent, réduisant des embarcations et des constructions en miettes, anéantissant sur des lieues de pays les efforts d'une génération. Heureusement, aux premiers signes avant-coureurs du sinistre, les navires à l'ancre dans la rade avaient appareillé et gagné le large où l'ouragan les maltraita diversement. Lorsque la *Zélée* rentre au port après huit jours de tempête et de dangers, elle est fort mal en point : « elle a perdu tous ses mâts de perroquet, toutes ses embarcations, une ancre, plusieurs voiles; la plupart de ses sabords ont été enfoncés, ses bastingages arrachés, et ce qui était bien plus dangereux, elle a eu jusqu'à quatre pieds d'eau dans son entrepont. Personne, heureusement, n'a péri, mais ses pertes matérielles ont été considérables. Une grande partie des provisions de l'équipage a été avariée et doit être remplacée; presque tous les effets personnels des officiers et des passagers ont été perdus (1). » Après avoir redouté un moment de devoir retourner en Europe à la suite de la perte probable de tous ses moyens de voyage dans l'Inde restés à bord, Jacquemont apprend avec un soulagement compréhensible que celle-ci se réduit à peu de chose : deux ou trois livres et quelques vêtements de rechange abîmés par l'eau salée. Un mois auparavant, il avait pris la précaution de retirer de ses malles le paquet de ses lettres pour l'Inde, enveloppé dans du parchemin, et de les placer « dans le tiroir le plus élevé d'une commode qui ferme bien, dans la chambre du commissaire aux revues du bord ». Ses baromètres étaient dans la cabine du capitaine, bien à l'abri des coups de mer.

La journée qui avait précédé la catastrophe avait été assez belle. Victor l'avait passée dans les plantations de cannes à sucre de M. de Flacourt. Le soir, par une pluie battante, il était rentré à Saint-Denis pour dîner. La mer était fort démontée et grossit encore pendant la nuit. « A 2 heures du matin, raconte-t-il à Porphyre (2), le coup de vent commença. Comme depuis huit jours je n'ai cessé de galoper le jour, et de veiller, de mondaniser ou d'écrire la nuit, j'avais un arriéré de sommeil à solder, tel que les secousses terribles des maisons furent perdues pour moi. Je me réveillai bravement comme si de rien n'eût été, quand à 6 heures le noir qui me sert entra dans ma chambre avec la tasse de café obligée du matin et me tira par les pieds. Le mugissement de la mer, le sifflement du vent, le craquement et le tremblement de mon pavillon (3) m'étourdirent un peu. Je fus lestement sur pied néanmoins. J'allai au port, à ce qu'on appelle port. J'y trouvai la foule des habitants rassemblée pour contempler les désastres de la nuit et ceux de chaque lame de mer, de chaque rafale nouvelle... J'ai perdu, en ne restant pas à bord de la *Zélée*, l'occasion de voir

(1) Lettre à MM. les professeurs du Jardin du Roi, 24 février 1829, archives du Muséum.

(2) Lettre du 10 au 24 février 1829. C. I, pp. 73-76.

(3) Les Martin de Flacourt avaient mis à sa disposition, un joli pavillon, séparé de leur logis par un jardin planté de citronniers et de jasmins au parfum entêtant : « L'odeur qu'ils exhalent dans ces nuits chaudes et humides, dit Victor, passe au travers des persiennes et m'endort. Mais comme Arimane vient toujours avec Oromase, les moustiques entrent avec ces parfums et luttent contre leur influence assoupissante. » Il jouit et souffre à la fois. « Cela vaut mieux que de ne rien sentir, affirme-t-il. » (C., p. 62).

ou du moins d'essuyer une tempête... Moi qui nie les tempêtes, j'aurais peut-être eu des raisons de changer d'opinion (1). » A la fin du récit très détaillé qu'il donne du raz de marée dans son *Journal* (2), il fait cette observation désabusée de l'homme de science : « La pluie tombait par torrents : j'étais seul au milieu de cette scène désolée. J'y cherchais de la poésie, de la grandeur, de la beauté ! Je venais pour éprouver les sensations d'un poète, et je ne pus cesser d'être un observateur. C'était une horreur très laide et non pas une belle horreur que je contemplais. La réalité des misères humaines s'offrait à mon esprit dans cette convulsion de la nature, j'étais entouré des détails les plus prosaïques de ses effets ; je revins triste, mais sans mélancolie. »

Une période de beau temps succède sans transition à la tourmente permettant à la *Zélée* de réparer ses plus grosses avaries, de renouveler ses provisions et de remettre à la voile, le 26 février, pour Pondichéry où elle mouille sans accroc après une prudente et interminable navigation de quarante-quatre jours.

\* \* \*

La longue patience de Jacquemont va bientôt être récompensée. Il lui suffira de huit jours de mer, les derniers, pour rallier enfin l'Inde anglaise. En attendant, pendant une bonne quinzaine encore, avant d'affronter les fatigues et les durs travaux que lui vaudra la consciencieuse exécution de sa mission scientifique, il se repose à Pondichéry, « se radoube », comme il dit, par « la bonne cuisine du roi d'Yvetot (M. de Melay) et les comforts de sa grande et belle maison ». « Je me refais ici, écrit-il (3) à M. Martin de Flacourt, dans une vie un peu molle des privations et des duretés de ma longue traversée. D'ailleurs ce climat au printemps même m'est nouveau, quoique j'aie tâté de votre île de Bourbon, et je dois m'accoutumer à lui par des ménagements. Dans un pays si complètement différent à tous égards des contrées européennes, j'ai diverses éducations à faire, avant de pouvoir me livrer fructueusement à des recherches neuves, car tout est neuf pour moi. Je commence ici. Vous qui ne connaissez pas l'ordre, l'activité, l'intelligence qui président à tous les travaux de la société européenne, vous ne sauriez vous imaginer combien cette armée d'hommes nécessaires ici pour la moindre chose est incommode à un Européen ; c'est le plus détestable arrangement social que j'aie vu, car la misère excessive à laquelle il condamne les dix-neuf vingtièmes de la nation, la place sous quelques maîtres indigènes et sous les dominateurs européens dans une position presque égale à l'esclavage. On dit qu'on s'habitue à ce service, mais j'avoue qu'il excède ma patience et ma douceur... J'ai retrouvé ici avec un grand plaisir un ancien camarade de collège dans l'ingénieur en chef de la colonie, M. Rabourdin : il est depuis trois ans dans le pays, et c'est lui qui me le fait connaître. Quelque communauté d'études entre nous fait de lui pour moi le guide le plus intéressant. »

Jacquemont s'attache également à deux autres personnalités françaises de Pondichéry, le procureur général de la colonie Moiroud, homme d'un rare désintéressement, et le gouverneur de Chandernagor, Joseph Cordier, qui avait occupé par intérim les fonctions de M. de Melay, en attendant son arrivée. C'est avec Cordier et sa femme que le jeune naturaliste s'embarquera le 27 avril 1829, sur l'inévitable *Zélée*, pour Calcutta, après s'être

(1) C'est ce qui lui fera écrire plus tard, dans la seule lettre qu'il adressera de l'Inde à Henri Beyle (6 juin 1831, C. IV, p. 98) : « Vous avez aux tempêtes une foi dont je me promettais de sourire. Attendez-vous à un redoublement d'incrédulité de ma part. L'ouragan du 10 février 1829 à Bourbon (qui engloutit 24 vaisseaux sur 56) ne m'a point converti. »

(2) Tome I<sup>er</sup>, pp. 145-149.

(3) Lettre inédite, datée du 21 avril 1829, qu'un arrière-petit-fils du destinataire, M. Martin de Flacourt, alors chef des services agricoles et commerciaux du Cambodge à Pnom-Penh, a bien voulu nous donner, en 1913, quand nous commençons à réunir la documentation du présent ouvrage.

séparé, pour toujours, hélas ! le cœur gros, une larme perlant malgré soi aux paupières, de son meilleur compagnon de voyage, de l'ami devenu très cher, dont la conversation nourrie de faits et de science, les saillies spirituelles et la grande élévation de caractère avaient si puissamment contribué à maintenir son moral au plus haut degré pendant cette si longue traversée de Brest aux bords du Gange qui allait, enfin, s'achever.

Deux ans après, faisant un retour sur les étapes qu'il avait franchies avant de débarquer dans l'Inde anglaise, Jacquemont les juge avec indépendance dans une lettre à Destuut de Tracy : « J'ai pu, en effet, me former ainsi, à Rio de Janeiro, quelque idée de ce que c'est qu'un État de l'Amérique équinoxiale ; j'ai pu admirer, au cap de Bonne-Espérance, la sagesse et l'humanité des institutions coloniales anglaises, et, dans notre chétive île de Bourbon, connaître à fond l'infamie et l'absurdité des nôtres. Il me restait à en voir le ridicule et la niaiserie à Pondichéry, où je fus retenu pendant quinze jours ; mais c'était plus qu'il ne fallait pour cela, et ce n'était pas assez pour y commencer sérieusement mes travaux : j'avais hâte d'arriver en Bengale (1). »

PIERRE MAES.

## Le professeur Georges Doutrepoint

Dans un toast plein d'humour qu'il faisait à la santé de son ancien maître, M. Charles De Trooz énumérait, dimanche, les différentes catégories de la faune professorale. Il y a le magister pédant, engoncé, aux cravates immuables, aux formules définitives. Il y a le bon garçon, qui dispense à la ronde ses poignées de main et des calembours éprouvés. Il y a le sinistre « raseur », celui dont le cours le plus court dure des siècles d'hébétéude. M. Georges Doutrepoint appartient à l'espèce choisie des professeurs aimables et diserts. Choisie et rare. Le bien-dire n'est pas une de nos qualités nationales, Quant à la politesse, chacun sait qu'elle se perd. Le galant troubadour est objet de risée. Nous avons adopté le style télégraphique, le salut de la main. Olivier, le « bon compaign », est devenu le bon copain d'une ritournelle d'opérette.

Aussi bien, le jubilé professoral de Georges Doutrepoint devait-il se placer sous le signe de la courtoisie. Un jubilé de quarante-trois ans. Ce qui contrarie un tantet la définition du Littré. Mais les universitaires sont l'exception, qui « bouclent » le demi-siècle. L'éméritat est une guillotine sèche. D'avoir fondé à Louvain, voici quarante ans, la section de philologie romane, le jubilaire sans l'être méritait amplement d'être fêté.

Comme Camille Liégeois, son premier élève et qui devait le lui rappeler en termes émus, Georges Doutrepoint est né natif de ce pays de Herve, célèbre — eût dit Voltaire — par son collège et ses fromageries. Adolphe Hardy, le bon poète, dut évoquer, la larme à l'œil, les souvenirs « en robes surannées », accoudés aux fenêtres sans balcons du vieux collège Marie-Thérèse. Brillant élève, diseur talentueux, le jeune rhétoricien entré à l'École normale des humanités, Maurice Wilmotte rapportait d'Allemagne et de Paris l'enseignement des Suchier, des Tobler, d'un Paul Meyer, d'un Gaston Paris. Plus qu'il n'en faut pour susciter des vocations de romanistes. Les deux frères Doutrepoint — Auguste,

(1) C. II, Cachemire, 28 mai 1831, p. 26.



l'aîné, et Georges — seront de la première couvée. Après un stage qu'il fait, en qualité de lecteur de français, à l'Université allemande de Halle, Georges Doutrepont est appelé à Fribourg (Suisse), où il recueille la succession de Joseph Bédier. Trois ans plus tard, sous le rectorat de Mgr Abbeloos, il était reçu à l'Alma Mater de Louvain. Avec le baron François Bethune, spécialiste du moyen âge, il organisait de toutes pièces une discipline nouvelle.

Nous avons rappelé tout à l'heure ces qualités de courtoisie, d'urbanité, d'éloquence fleurie qui distinguent l'homme. Il ne faudrait pas oublier les vertus du savant. Dialectologue, historien des lettres, critique, Georges Doutrepont a exercé pendant plus de quarante années — et il n'a pas fini d'exercer — une activité du meilleur aloi. On lui doit, sur les patois du nord-est wallon et particulièrement sur les formes de la conjugaison, des études définitives. Très tôt, sa curiosité s'était portée du côté de chez les chroniqueurs bourguignons. Le XV<sup>e</sup> siècle, cette Pré-Renaissance, n'a pas, chez nous, de connaisseur plus averti. Son gros ouvrage *La Littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne* reste classique. Ses inventaires patients des « librairies » duciales ont renouvelé un sujet qui nous intéresse au plus haut chef. Quant à ce *Jean Lemaire de Belges*, qui vient de paraître, il constitue une somme d'érudition. Au fil d'une introduction très nuancée, l'auteur discute le redoutable problème de l'extension dans l'espace de la littérature belge. La solution qu'il propose, qu'il défend et qu'il a même la coquetterie d'attaquer, est toute de finesse et de bon sens.

Mais l'aspect le plus neuf de cette physionomie souriante et mobile, nous l'irons chercher ailleurs. Sociologie littéraire : le mot est bien lourd. Pourtant Georges Doutrepont n'oublia jamais que la littérature est un miroir et un reflet. Il n'a garde de l'oublier à cette heure où des individualistes déchaînés proclament à tort et à cri la primauté de l'esthético-subjectif, où les étudiants de vingt ans sont invités à se livrer au jeu du solitaire en proie au texte pur. Parce que le climat historique est une réalité autrement vivante, autrement saine que le nombril de M. Valéry, le professeur de Louvain poursuit diligemment ses enquêtes au pays des types littéraires. Arlequin est son ami. Il connaît toutes les agaceries de Colombine. Comme dans les *Fêtes galantes* de Verlaine, j'aurais aimé que masques et bergamasques nouassent, en son honneur, dans l'austère Salle des promotions, une ronde dansante.

Enfin, les écrivains contemporains seraient les plus ingrats des hommes s'ils ne saluaient en Georges Doutrepont un de leurs « écouteurs » les plus bienveillants. L'Université ne raccornit pas fatalement tous ses maîtres. Le jubilaire que nous fêtâmes est demeuré si jeune, si moderne, si allant qu'il fait accueil, sur les rayons de sa bibliothèque, aux poètes d'avant-hier, d'aujourd'hui, de demain. Les lettres belges lui doivent beaucoup. Un peu trop, à notre gré personnel. Mais Georges Doutrepont nous arrêterait ici, pour nous reprocher — gentiment — notre dent dure.

Il faut toujours en revenir à cette gentillesse, signe de race. Le compliment académique que tourna le héros de la fête sur le thème de la reconnaissance fut un régal. S'il y a vingt manières de dire « merci », Georges Doutrepont a inventé la vingt et unième. Il a surtout inventé « la manière ». Je le revois, debout, un peu penché, à côté de son portrait peint par Damien. La paupière plissée, la bouche malicieuse, le geste arrondi, — sans rien de mièvre, ni de bénisseur, — il distribue les couronnes. Avec quel art subtil ! Nous manquions d'un maître à bien dire. Écoutons. La période est harmonieuse ; l'épithète, de choix. Voici la pointe de roserie. Mais, comme dans les arènes d'Espagne, la banderille porte rubans. Et voici la pointe d'émotion. « La vocation de l'enseignement, c'est l'établi : ce n'est pas un tremplin... » « La culture française, la culture latine est notre héritage sacré : se romaniser ou s'humaniser, c'est tout comme. »

Nous qui l'avons connu, qui l'avons goûté comme professeur,

nous sommes quarante « promotions » à nous rappeler sa bonne parole. De la chaire — qui n'était, de mon temps, qu'un pupitre de bois blanc — aux tables alignées d'un auditoire sans joie, le courant de sympathie créait des images de beauté. Parce que j'ai lu chez lui, pour la première fois, tel sonnet de Ronsard, ce poème de Baudelaire, je dois à Georges Doutrepont mon hommage fidèle, mon souvenir reconnaissant.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## En quelques lignes...

Prince de Liège

« Les Liégeois vont être bien contents », impriment, non sans quelque ironie, les journaux de Bruxelles et d'Anvers. Pourquoi pas ? Un berceau à l'ombre du perron : le cadeau royal a son prix, un prix inestimable. Et que l'amour-propre des fils de la Cité ardente soit agréablement chatouillé, rien de plus naturel.

Le Liégeois qui écrit ces lignes voudrait s'expliquer en deux mots sur la réputation qu'on fait à ses concitoyens. Réputation imméritée, s'il s'agit de placer entre Saint-Lambert et Charlemagne la statue de Minerve. Il n'est pas vrai que Liège soit la capitale de l'esprit dans un petit pays où l'esprit ne court pas les rues. La presse liégeoise est inexistante. Vous chercheriez vainement un salon littéraire, un café d'artistes. L'hebdomadaire *e. d. a.* a vécu ce que vivent les primevères. Le Liégeois hante le Conservatoire par routine, le théâtre wallon (par souci de bonne digestion). Il n'a pas de curiosités.

Mais il est bon garçon, il crie : « Vive la France ! », il se détourne pour vous indiquer le chemin du *Torè*, il a le loyalisme à fleur de peau. Le petit prince Albert, quand il fera sa Joyeuse-Entrée, verra pleurer dans leurs bouquets toutes les bouquetières du Marché-aux-Fleurs. Et cela vaut bien un carton de baptême aux armes du perron, des dragées rouges et jaunes. Nous n'avons que trop broyé du noir.

Immortalité

Quand on dit, sans autre épithète, qu'un tel est de l'Académie, c'est qu'il fait partie de l'Académie française.

La fille du cardinal Richelieu est toujours fort honorée du public et courtisée par les personnages les plus illustres : ducs, savants, écrivains, maréchaux et cardinaux.

Il faut beaucoup de macérations et de miracles pour faire un saint. Il en faut davantage pour faire un immortel. Que d'escaliers à gravir, de sonnettes à tirer, de sornettes à débiter, de dîners et d'humiliations à digérer, de repas et de politesses à rendre, de prodiges de toutes sortes à accomplir ! Beaucoup succombent avant d'atteindre au but. Personne n'y parvient sans l'avoir vraiment mérité. Il est entendu qu'un académicien est un homme arrivé. Mais il arrive dans quel état, juste Ciel ! Ereinté, échoué, esquinaté, fourbu, courbatu, abattu !

Plus on est loin de Paris, plus grand, naturellement, est le prestige que donne l'immortalité du quai Mazarin. Léon Daudet s'étonnait que Barrès, l'indolent, se mît en quatre pour faire partie des Quarante :

— On voit bien, lui répondait Barrès, que vous êtes né à Paris. Il y a des choses qui échapperont toujours aux Parisiens. Si,

comme moi, Léon, vous étiez un provincial, vous sentiriez combien il est indispensable que je sois de l'Académie pour reparaître dans mon arrondissement.

#### Bulletin nul

A côté de l'Académie française il y a l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences morales et politiques. Celles-ci sont beaucoup moins populaires. Elles portent des noms difficiles à retenir. Elles se composent de personnages dont le grand mérite n'est apprécié que d'une petite élite. On peut vivre à Paris et lire chaque jour plusieurs journaux, sans même savoir qu'elles existent. Ah! certes, s'il arrivait qu'un membre des Beaux-Arts assassinât, en séance, un de ses collègues des Inscriptions et Belles-Lettres, et que ce vieillard colérique fût traduit en Cour d'assises, le public saurait enfin la vérité et il apprendrait qu'il est d'autres académiciens que ceux de l'Académie française.

Il n'a, cependant, pas fallu en venir là pour qu'on apprit cette semaine, à Paris, l'existence de l'Académie des Sciences morales et politiques. L'élection de M. Doumergue y fut, en effet, marquée d'un incident qui fit un bruit du diable. Songez donc! Quarante votants. Trente-neuf voix pour. Et un bulletin blanc! Ce bulletin, blanc était ignominieux. Bafouer ainsi un homme qui réalisa l'apaisement par T. S. F.! Insinuer outrageusement que Gastonnet, que Doumergue, que Mergue, que Mergue, que le citoyen le plus estimé de France était insuffisamment moral et politique pour entrer à l'Académie du même nom! Les journalistes étaient atterrés; les ligues parlaient de redescendre dans la rue; le Président avait perdu son sourire.

Heureusement, tout s'expliqua bientôt, et les grands malheurs qu'on redoutait furent évités. A vrai dire, ce bulletin blanc n'était pas un bulletin blanc. C'était un bulletin nul. Et il avait été annulé parce qu'au lieu d'y inscrire Gaston Doumergue, selon la règle, un membre y avait écrit « Gastonnet » par manière de plaisanterie.

#### Académie royale de Langue, etc.

Sans la mort du bâtonnier Théodor, le barreau bruxellois eût célébré, l'autre semaine, le jubilé professionnel de M. Jules Destrée. Le confrère, chargé du compliment jubilaire, eût sans doute évoqué, parmi les initiatives du chef socialiste, la fondation de l'*Académie royale de Langue et de Littérature françaises*. Car, Jules Destrée est le Richelieu de Belgique.

Souvent, d'ailleurs, son remarquable génie d'adaptation tenta d'acclimater en terre belge les bonnes choses qu'il découvrait à l'étranger.

Dès sa jeunesse, il publiait, avec son frère, le *Journal des Destrées* en réplique au *Journal des Goncourt*. Récemment encore, lorsqu'il s'agit de baptiser la nouvelle bibliothèque de Bruxelles, ce fut lui qui se souvint de la *Mazarine* et trouva ce beau nom d'*Albertine* pour la future cité des livres du boulevard Botanique.

Qu'il soit, toutefois, permis d'adresser un reproche à cette *Académie royale de Langue et de Littérature françaises*: le nom n'en est pas heureux. Il est d'une longueur inutile. C'est un nom qui n'en finit pas. C'est un nom-ver solitaire dont on désespère d'attraper jamais le bout. On y regarde à plusieurs fois avant de s'embarquer dans un nom pareil. Combien de Belges, sans risquer d'étrangler, sont capables de le prononcer d'une haleine? Combien même sont capables de l'apprendre par cœur? Je m'y suis attelé maintes fois, et toujours j'ai dû déceler.

Il n'est pas jusqu'aux membres de l'*Académie royale de Langue, etc.* qui n'aient renoncé à faire usage de cette dénomin-

tion kilométrique. Iwan Gilkin mettait simplement: « membre de l'Académie française de Belgique ». Plus simplement encore, sur la couverture de son émouvant roman *Bérinzenne*, M. Henri Davignon vient d'inscrire: « membre de l'Académie de Belgique », ce qui est bien suffisant, semble-t-il.

#### Gonzague Truc, tête de... turc

La querelle n'est pas apaisée. Embusqués derrière tous les arbres du Bois sacré, les poètes — *genus irritabile* — et les prosateurs s'acharnent sur le promeneur qui n'était pas solitaire (M. Gonzague Truc s'est fait accompagner de M. René Groos), coupable d'avoir oublié, dans son inventaire, le dernier roman de Machin-Chose, le premier essai de M. Zède.

En réalité, Gonzague Truc a eu le tort de donner à son « Tableau des lettres » l'allure d'un palmarès. Tandis qu'un Léon Daudet réduit à quatre ou cinq étoiles le firmanent du « stupide » XIX<sup>e</sup>, le critique du siècle XX semble vouloir accueillir tout le monde. Mais tout-le-monde égale tous les plumitifs plus un. C'est ce dernier qui a attaché le grelot.

Sans compter que M. Truc est catholique. Il condamne André Gide au nom d'une certaine morale. Voilà qui ne fait pas l'affaire des petits baronnets de Charlus. Le vice qui n'ose pas dire son nom imprime ses conquêtes dans toute une littérature faisandée. De Maurice Rostand à Jean Cocteau, il y a place pour beaucoup d'« homoncules » dépités.

#### Le fond de la coupe

L'Italie a gagné la Coupe du monde de football. « La belle malice! » disent les malins: « comme si le scénario n'était pas réglé d'avance... »

Les malins ont tort. Chacune des nations engagées a défendu loyalement sa chance. La vérité est que les joutes sportives sont devenues des batailles patriotiques. Le chauvinisme aidant, les équipiers sont persuadés qu'ils défendent l'honneur du drapeau, les spectateurs considéreraient une défaite comme une honte. Dès lors, le facteur moral joue un rôle de premier plan. Qui donc a dit qu'à la guerre la victoire devait appartenir à celui des deux adversaires qui « tiendrait » un quart d'heure de plus que celui d'en face. L'Italie a arraché la Coupe dans le dernier quart d'heure: le quart d'heure des « prolongations ». Gonflée à bloc, comme on dit en argot de sport, son équipe avait l'inappréciable avantage de se battre sous les yeux du Duce. *Ave, Caesar...* Disputée à Berlin, la Coupe du monde fût allée — très probablement — à l'Allemagne, classée troisième.

Les sportifs purs se désolent. Ils regrettent l'époque du jeu pour le jeu, du football, classique et sans passion. Oui! mais à cette époque, nous n'avions pas encore inventé la S. D. N., la Conférence du Désarmement, Paneurope, le rapprochement des peuples, les harangues de l'oncle Henderson, l'*Avant-Garde* quotidienne, bruxelloise et pacifiste.

#### Le courage des femmes

Il n'est pas trop tard pour parler de la terrible catastrophe du Fief de Lambrechies, car c'est l'heure où les veuves, après le coup affreux, se remettent courageusement à vivre pour le salut des enfants orphelins.

Il faut louer cette vaillance des femmes de chez nous. Elle frappe tous ceux qui peuvent lire aujourd'hui les rapports faits sur les familles sinistrées.

Qu'une catastrophe survienne et tout aussitôt, avant même que

les secours charitables n'arrivent, l'esprit pratique de la femme prend le dessus et les décisions les meilleures. Le père mort, la mère s'improvise avec toute l'autorité qu'il faut, le chef, et conduit la barque, en toute sûreté, à travers peines et soucis.

Elle ne s'attarde pas à des lamentations vaines, à des regrets stériles : elle agit vite et bien.

Ceux qui ont approché ces pauvres veuves de nos mineurs ont été édifiés, non seulement par la fière pudeur de leur chagrin, mais par cette réflexion qu'elles faisaient toutes, avec une simplicité admirable : « Heureusement, nous avons nos bras pour travailler ! » Et elles sont tout naturellement parties qui pour l'embauche, qui pour faire « des ménages ».

Cette belle énergie des femmes belges, nous avons d'ailleurs eu maintes occasions de l'admirer depuis les premiers temps de la crise. Ce sont elles qui par leur ingéniosité, par leur caractère travailleur ont le mieux lutté contre le chômage du chef de famille, contre la ruine des affaires et le découragement universel. A ces femmes fortes on ne saurait trop rendre d'hommage.

### Littérature sociale

M. Benda, qu'a rendu célèbre un essai fameux sur la trahison des clercs, s'effare des résultats d'une enquête chez la gent de lettres. « Pour qui écrivez-vous ? » demandait-on aux écrivains révolutionnaires. Ils ont répondu, tous en chœur, du même cœur : « Pour la Révolution ».

L'art pour l'art a bien fait son temps. Gautier, Banville seraient chassés du temple. Il n'y a plus de temple. Rien que la place publique, la « Place Rouge ». Car c'est du côté du Kremlin, Mecque nouvelle, que feignent de se tourner ces prolétaires intellectuels. La littérature russe leur fournirait, d'ailleurs, d'utiles sujets de méditation. Comme le remarque très justement Benda, quelque chose échappe au régime social : la technique. Essénine n'est Essénine que par ce qu'il faut bien appeler le métier. Il est vrai que la littérature prolétarienne, chère à Maxime Gorki, a prétendu extirper la race exécrable des poètes de talent. L'idéal est de se faire entendre des camarades. La conversation de deux illettrés vaut tous les dialogues de Platon.

D'où je conclus que les écrivains révolutionnaires qui proclament à tort et à cri les droits d'une technique rudimentaire feraient bien de relire la fable du renard à la queue coupée.

### Le sens des mots

Marie-Thérèse Piérat, la grande artiste qui vient de mourir encore jeune, menait loin du bruit des coulisses et des intrigues, une vie retirée et silencieuse. Elle travaillait beaucoup, lisait et rêvait dans la solitude de son foyer, recevait très peu.

Quoique timide et douce, elle ne manquait point de personnalité et s'étonnait souvent de ce que tant de femmes abdiquent la leur, par une assez sotte compréhension de l'amour. On rapporte à ce propos, une histoire qu'elle contait volontiers pour en faire jaillir le sens. C'est un dialogue à trois épisodes entre mari et femme.

La veille des noces, le futur époux demande :

— Croyez-vous en Dieu, ma chérie ?

— Comme vous voudrez, mon chéri ! répond la jeune fiancée.

Un peu après le mariage, l'époux renouvelle la question :

— Croyez-vous en Dieu, mon amie ?

— Et vous, mon ami ? réplique prudemment la jeune épouse.

Vingt ans plus tard :

— Croyez-vous en Dieu, chère amie ?

— Heureusement pour vous, cher ami !

### Autour d'un sonnet

On fait grand bruit autour d'un sonnet.

M<sup>me</sup> Bezaud qui le publie et Daniel Mornet avec François Mauriac affirment qu'il est de Racine, tandis que Paul Mesnard conteste que l'auteur d'*Athalie* ait pu « distiller dans l'ombre un tel venin ».

Il est de fait que ce fameux sonnet n'est guère tendre pour M<sup>me</sup> de Maintenon et Louis XIV. Il représente la première, commentant, à genoux devant Dieu, son paradoxal destin. Les derniers vers surtout sont féroces :

*Il me parla d'amour, je fis la Magdeleine.  
Je lui parlai du diable au fort de ses désirs  
Il eut peur de l'enfer, le lâche, et je fus reine.*

Est-ce vengeance de la part de celui qui, après avoir connu la protection de M<sup>me</sup> de Maintenon aux jours glorieux d'*Esther*, fut desservi par elle auprès du roi ? Est-ce le cri d'amertume d'une passion déçue ? Pour trancher la question, on fouille non seulement les documents de la petite histoire, mais la psychologie de Racine.

D'aucuns soutiennent que ce dernier ne devait rien à la fondatrice de Saint-Cyr. C'est à M<sup>me</sup> de Montespan qu'il serait redevable de sa nomination d'historiographe et de la faveur de la Cour. Au lendemain de l'échec d'*Athalie*, et comme il écrivait son *Histoire de Port-Royal*, il fut accusé par M<sup>me</sup> de Maintenon de jansénisme et tenu à distance. D'autres, analysant l'âme même du peintre de *Phèdre*, veulent ruiner, à tout jamais, la légende du « doux Racine ». Il s'agissait d'un homme brûlé de passions exigeantes et de contradictions :

*Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !  
Je sens deux hommes en moi.*

La conversion de Racine ne lui aurait pas apporté l'unité et la paix. Dévot, il aurait conservé toutes les divisions et les violences de l'amour humain. Faut-il, dès lors, voir dans le fameux sonnet l'invective d'Hermione qui fait tuer Pyrrhus en l'adorant ?

*Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?*

Ce serait évidemment une façon d'expliquer sinon de prouver l'authenticité du document.

### Fabricante de fourneaux

Sans vouloir blanchir Racine, l'opinion littéraire peut, semble-t-il, rabattre quelque peu de tout ce qui fut écrit à la louange de M<sup>me</sup> de Maintenon. N'entendions-nous pas, récemment, dans une conférence faite sur elle, par une romancière de qualité, célébrer « la sainteté et l'idéalisme absolu » de la veuve Scarron ?

Une histoire assez piquante qui nous tombe justement sous les yeux prouverait que le désintéressement n'était pas la vertu maîtresse de la Maintenon. En 1674, le roi lui accorda « le privilège et faculté de faire faire des atres à fourneaux, fours et cheminées d'une invention nouvelle ». Et voilà l'ex-Françoise d'Aubigné fabricante de fourneaux. Ses affaires sont brillantes ; elle touche une pension de 2,000 écus et encaisse, à l'occasion, de riches subventions royales, en attendant le marquisanat qui — c'est le cas de le dire — couronnera sa carrière.

Nous n'avons pas de détails sur le rendement industriel de cette exploitation. Mais si, d'aventure, on pense aux vers de Verlaine :

*Quand Maintenon jetait sur la France  
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin*

on se demande ce qu'aurait dit le pauvre Lélian s'il avait su que Maintenon jetait aussi la fumée de ses fourneaux économiques brevetés.

## Brevets d'autrefois

Mais soyons indulgents...

Alors que la crise oblige aujourd'hui de nombreux gentils-hommes à redorer leur blason par quelque fructueux négoce, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'au temps de Louis XIV, précisément, le fait d'exploiter un brevet n'était nullement incompatible avec les devoirs de la noblesse.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, en effet, le duc de Rouannez, le marquis de Sourches et le marquis de Crevant avaient pris ensemble un brevet qui leur permettait d'établir à Paris un service de voitures de place. Et voilà du coup les chauffeurs de taxi pourvus de lettres de noblesse.

Tout comme un vulgaire camelot, le duc de Bouillon avait été autorisé à vendre sur le Pont-Neuf des sachets contre la vermine. Ce n'est qu'un détail, mais qui nous introduit dans les coulisses du grand siècle, derrière le décor. Il explique que les perruques poudrées et la fort relative propreté des sujets de Louis XIV faisaient de la « milanaise » de l'époque un objet d'usage courant. La Bruyère y fait d'ailleurs de discrètes allusions dans un traité des bonnes manières qui — faut-il le dire? — n'a rien à voir avec le code de l'hygiène moderne.

## Le fabuliste fonctionnaire

Les écoliers qui visiteront l'Exposition de 1935 pourront voir, à la section française, la maison de La Fontaine, telle qu'elle existe encore à Château-Thierry.

Les organisateurs nous avertissent qu'ils n'ont point voulu, par cette reconstitution, rendre hommage au fabuliste, mais glorifier la mémoire du maître des Eaux et Forêts.

L'idée ne laisse pas de paraître saugrenue, car enfin si tout le monde se souvient du grand bonhomme qui n'a pas cessé de nous charmer par ses fables, ce n'est pas le fonctionnaire distrait et peu zélé qu'était l'auteur du *Loup et l'Agneau* qu'il convient de célébrer.

Ses biographes — et il y en eut assez bien ces derniers temps — ne sont guère tendres à son égard. Jean de La Fontaine fut un très grand esprit, mais il lui manqua d'être un homme. Il ne sut pas conduire sa vie et resta toujours un enfant au mauvais sens du mot. Les anecdotes que l'on raconte sur la distraction qui lui faisait oublier qu'il avait femme et enfants sont plus drôles qu'édifiantes.

Il est possible, après tout, qu'on ait voulu honorer à l'Exposition prochaine le fonctionnaire dédaigneux du rond-de-cuir et qui, au lieu de composer des chinoiserie administratives, faisait des vers en mâchant des violettes...

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

De mon temps...<sup>(1)</sup>

## II.

Nos amis des environs étaient élevés comme nous, à peu de chose près, mais leurs jeux n'étaient pas les nôtres. Je les aimais surtout à cause de leurs bibliothèques, et j'allais finir chez eux les histoires que j'y avais commencées. Pourtant, je garde le souvenir de merveilleuses parties de cache-cache que nous faisions avec de chères amies qui habitaient une propriété voisine. Nous mettions le vieux cocher dans nos intérêts et le supplions de n'atteler que dix ou vingt minutes après l'heure fixée pour le départ. Il nous répondait par un clignement d'œil et sa complicité nous était acquise.

Nous rencontrions aussi, chez des amis communs, un petit garçon qui nous intéressait beaucoup. Un jour, en traversant un ruisseau, il avait enlevé ses chaussettes et nous avions découvert qu'il avait les doigts de pied palmés. J'ai oublié son nom exact et plusieurs fois, au cours de ma vie, j'ai cru le rencontrer, mais j'ai toujours été arrêtée dans mon désir de renouer connaissance par l'impossibilité où j'étais de demander soudain à un monsieur s'il a les doigts du pied palmés.

Il y avait alors, chaque année, en Touraine, une fête dont je raffolais, et tous les enfants de Touraine en raffolaient avec moi : c'était la petite foire du Clos-Lucé, à Amboise. L'aimable châtelaine du lieu, qui n'avait pas d'enfants, comblait de bonheur deux des autres, en les invitant dans son parc à une fête foraine où quantité de petites boutiques leur offraient gratuitement tous les jouets et tous les objets divers qu'ils pouvaient désirer. A l'entrée on donnait à chaque enfant une bourse de jetons de couleur, qui servaient de monnaie d'achat. Les marchands et marchandes étaient costumés et dans ce parc ravissant qu'aima Léonard de Vinci on rencontrait l'archevêque de Tours causant familièrement avec un astrologue. Les petites foires durèrent six ou sept ans. Un jour, nous apprîmes que la propriétaire du Clos-Lucé avait une petite fille, et nous nous demandâmes avec épouvante si les petites foires allaient continuer... Hélas! elles cessèrent, et j'avoue que tout le pays eut beaucoup de peine à pardonner à l'heureuse mère sa malencontreuse maternité.

Si je jouissais énormément de ma vie d'enfant, j'avais le sentiment profond qu'elle finirait vite. Que de fois, le soir, lorsque dans le grand salon nous dansions des rondes, et que ma grand'mère, à la lueur de deux bougies, nous jouait des airs d'autrefois, n'ai-je pas imprégné mes yeux de tout ce que je voyais autour de moi, pour le serrer toute ma vie sur mon cœur. Je contemplais avec amour les vieilles tapisseries, où Persée secouait la tête de la Méduse, et où la reine de Saba se reposait dans le désert sur un fond de draperie accroché à deux palmiers. Ma mère et ma tante faisaient de la tapisserie près de la cheminée, sous une lampe à huile. On entendait les pas de mon père et de mon oncle qui allaient et venaient dans la salle de billard, en entre-choquant leurs billes. Et quand nous allions nous coucher, je baisais pieusement les rideaux du salon comme une relique.

Aussi, toute ma terreur était de devenir une grande personne, et j'aurais voulu m'accrocher à la pendule pour l'empêcher d'avancer. Il faudrait donc un jour porter un chignon, une jupe longue et surtout, ô horreur! des bas! J'avais entendu parler d'une dame belge qui continuait à porter des chaussettes sous ses robes, et cette dame faisait ma consolation. Hélas! mes chères chaussettes,

(1) La première partie de cette délicieuse conférence a paru dans la *Revue catholique* du 8 juin.

il fallut les abandonner ! Ma mère et mon institutrice décidèrent cela un jour, dans un coin du salon, en regardant mes jambes. Elles décidèrent bien d'autres choses encore. Il ne fallait plus embrasser ni M. le Curé, ni les messieurs qui venaient déjeuner ou dîner à Valmer. Plusieurs fois on nous fit sortir du salon, puis rentrer pour nous apprendre ce que nous appelions « les nouvelles manières », et nous perdîmes à cela au moins une demi-heure d'un nouveau jeu que nous venions d'inventer. « Je suis M. le Curé, disait ma grand'mère. Entrez et dites bonjour. » Alors, il fallait s'avancer et prendre la main que M. le Curé nous tendait. Mais c'est que le bon cher homme ne nous tendit pas du tout sa main, la première fois qu'il nous revit. Il nous offrit, comme d'habitude, sa joue rugueuse, striée de points rouges comme une pêche de plein vent, et nous entendîmes ma grand'mère qui murmurait : « Il est aussi enfant qu'elles ! » Tout de même nous n'embrassâmes plus les messieurs. Certes, nous pensions que les grandes personnes avaient du temps à perdre pour légiférer sur des choses d'aussi mince importance, mais nous nous soumettions volontiers à des règles qui ne touchaient pas à l'essentiel de notre liberté.

\* \* \*

Ardente à l'étude, je détestais les travaux manuels. J'avais réussi, certain automne, à jeter mon tricot par-dessus une grosse armoire que l'on ne déplaçait qu'une fois l'an, à Pâques, et j'étais tranquille jusque là. Mais ce dégoût du travail manuel préoccupait mes parents, et ils auraient voulu m'en corriger. Alors, comptant sur les sentiments traditionalistes qu'ils croyaient m'avoir inspirés, ils me proposèrent, comme un grand honneur, de faire une chemise pour le comte de Paris. D'abord, à ce moment-là, je représentais, dans nos jeux de soldats, le maréchal Soult, ce qui avait changé mes convictions politiques, et puis, je n'étais pas fâchée de montrer que j'étais inaccessible à la gloire. Je refusai donc. On objecta qu'une de nos voisines avait bien brodé une calotte pour M. Thiers. Je demurai ferme dans mon incorruptibilité, et le comte de Paris se passa de ma chemise.

On parlait beaucoup politique autour de moi, mais personne ne semblait être du même avis. Certains regrettaient l'Empire, d'autres souhaitaient le retour du comte de Chambord, d'autres déclaraient que le comte de Chambord n'ayant pas d'enfant, c'était le comte de Paris qu'il fallait mettre sur le trône à ce moment-là de la discussion, il se trouvait toujours quelqu'un pour parler de régicide, et alors tout le monde se disputait. Quant à la République, elle intéressait peu. On la regardait alors comme une aventurière de passage dont la vie ne serait pas bien longue. Tous les ans, le 21 janvier, M. le Curé venait dire à la chapelle la messe pour Louis XVI, et ma grand'mère prenait le deuil ce jour-là. Je me souviens très bien de la mort du comte de Chambord. Il y avait à Valmer un grand dîner qu'on n'avait pu décommander. Tous les invités arrivèrent en deuil, et l'on s'abordait à voix basse. J'aimais beaucoup les airs solennels et mystérieux que l'on avait autour de moi et j'espérais qu'il allait se passer quelque chose. La France aussi, sans doute, mais il ne se passa rien.

A cette époque, personne chez nous n'aurait osé fredonner la *Marseillaise*, et le 14 juillet, quand nous jouions sur la terrasse, après-dîner, et que les couplets du chant national arrivaient du village jusqu'à nous, nos parents nous appelaient et nous faisaient rentrer précipitamment : « C'est au chant de la *Marseillaise* que vos arrière-grands-parents ont été conduits à l'échafaud », disait ma tante et mes cousins, et nous frémissons d'épouvante. En Touraine la Révolution n'avait pas été sanguinaire. C'était mon trisaïeul qui, en sa qualité de lieutenant général du Roi, réunit à Tours, en 1789, les derniers États Généraux. Au moment de la Terreur, il fut emprisonné, mais il recouvra la liberté en

payant une forte amende. La guillotine n'a fonctionné sur la place de Tours que de juin 1793 à novembre 1794, et dix-sept personnes seulement ont été exécutées, dont deux nobles. Il devait y avoir des rapports amicaux entre ces seigneurs et ces paysans qui dépendaient les uns des autres pour leur prospérité mutuelle, et Martin Marteau, ce carme du XVII<sup>e</sup> siècle auquel nous devons un éloge si curieux de la Touraine, semble l'affirmer : « La noblesse qui se trouve en grand nombre en ce pays, dit-il, est gaillarde, brusque, vaillante, loyale, courtoise et faisant droit à ses sujets. » D'autre part, la misère qui est l'une des meilleures pourvoyeuses des révolutions, n'atteignait jamais « *la terra dolce, lieta e dilettesa* » qu'a si bien chantée le Tasse.

De mon temps, les classes étaient encore nettement séparées, et leur différenciation semblait nécessaire à l'équilibre et à la solidité de la société. Une juste appréciation des valeurs empêchait le pied ou la main d'aspirer au rôle de la tête, car la belle allégorie de saint Paul est éternelle. Le ferment de la révolution n'avait pas produit tous ses effets. Il lui manquait surtout une exploitation méthodique. Si certains s'étaient ralliés à la nouvelle forme de gouvernement parce que c'était une porte ouverte à leurs ambitions et à leurs appétits, beaucoup d'autres, imbus de ce sophisme que les institutions suffisent à corriger les hommes, saluaient dans la République la réalisation de tous leurs rêves généreux de justice et de bonheur.

Il y avait certainement, dans ma jeunesse, plus d'amitié et de confiance entre les classes sociales qu'il n'y en a maintenant. Sans doute, le paysan s'efforçait bien de reculer la nuit les bornes des terres du château pour agrandir son arpent de vigne, mais s'il avait un service à demander, il savait qui le lui rendrait gracieusement en y ajoutant un bon conseil. Aussi travaillait-il de bon cœur, en somme, et son fils, après lui, continuait le métier. Il y a, en Touraine, des vigneronnes dont la généalogie sur place remonte à plus de deux cents ans. Dans les mêmes familles on portait toujours les mêmes prénoms. Évidemment, cela manquait de fantaisie, mais la fantaisie était mal vue à cette époque sérieuse, méthodique, où le soleil lui-même avait des principes qui permettaient de mettre une robe de toile, chaque année, à Pâques, et de l'échanger pour une robe de laine, chaque année, à la Toussaint.

\* \* \*

La génération actuelle accuse volontiers la mienne d'avoir été une génération d'oisifs. Certes, beaucoup d'hommes confiaient la direction de leurs affaires à des régisseurs ou à des factotums dont ils furent souvent les victimes, mais il faudrait s'entendre aussi sur le sens du mot *travail*. Ne travaille pas seulement l'homme d'aujourd'hui qui passe huit heures par jour à son bureau et qui en sort avec la possibilité de s'offrir une foule de plaisirs. Le propriétaire terrien d'autrefois — il existe encore — qui vaquait lui-même à la mise en valeur de ses vignes ou de ses champs, qui visitait ses fermes, marquait ses bois, dirigeait son jardin, travaillait, lui aussi, et il n'avait d'autre plaisir que la chasse et les réunions de voisinage.

Et quand bien même on maintiendrait cette accusation, n'oublions pas que les années qui suivirent la chute de l'Empire furent des années de transition douloureuse entre un monde ancien et un monde nouveau. Les classes supérieures étaient encore imprégnées de ce principe, conforme, je crois, à la doctrine thomiste, c'est que les biens de la fortune ont été dévolus à quelques-uns pour les décharger des soucis matériels et leur permettre de vaquer en toute liberté d'esprit à l'administration de la chose publique et au gouvernement de la cité. Or, voici soudain que la cité ne voulait plus d'eux, ou que, pour des causes diverses, ils ne pouvaient pas la servir... Alors, ils attendaient qu'on vint les chercher,

comme Cincinnatus à sa charrue, car ils ne doutaient pas qu'on eût besoin d'eux très vite.

Ils n'admettaient pas que leurs fils embrassassent une carrière industrielle ou commerciale. Ils savaient que dans la diplomatie tout avancement leur serait refusé. Alors, ils les orientaient vers les écoles militaires. Quiconque faisait son service comme simple soldat était regardé comme un cancre, et le plus souvent à juste titre.

L'idée de s'enrichir passait alors pour dangereuse, et aussi pour peu convenable. Chacun vivait avec la fortune que Dieu lui avait départie, sans chercher à l'agrandir, d'où une grande stabilité dans les relations économiques, l'avenir n'ayant aucune raison de différer du présent. On vivait sur ses vignes, sur ses fermes, et sur les quelques valeurs dont on allait toucher les coupons, le samedi, à Tours.

Pourtant les fortunes étaient très inégales, même parmi les gens réputés riches. Il y avait aussi, comme à toutes les époques prospères, des médiocrités apparentes qui cachaient de gros revenus. L'argent n'avait pourtant pas alors toute la puissance qu'il a maintenant. C'était simplement une valeur parmi les autres. L'honorabilité, la naissance, l'éducation, l'esprit, l'agrément jouaient un grand rôle. En Touraine on portait une estime particulière aux familles qui ne passaient point l'hiver à Paris. On leur savait gré d'avoir compris la faveur spéciale dont les avait honorées la Providence. En revanche, on se montrait sévère pour celles qui abandonnaient volontairement la Touraine, surtout si elles allaient habiter le Blésois ou la Sologne, car chacun savait que les châtelains du Blésois dinaient en pantoufles et que les marais de Sologne faisaient mourir de la fièvre; des noms de villages comme Tranble-Vif et Froidepeur le disaient assez.

Lorsqu'il était question d'un mariage, quels renseignements ne prenait-on pas! On s'inquiétait d'abord si l'un des ascendants du jeune homme ou de la jeune fille n'avait pas voté la mort de Louis XVI, si la fortune ne provenait pas d'un bien d'église ou plus récemment de fournitures militaires faites pendant la guerre de 1870. On s'informait ensuite de la santé de la famille pendant trois générations au moins. Rassuré sur ces différents points, on abordait seulement le chapitre des renseignements personnels, si le jeune homme avait une bonne conduite, si la jeune fille aimait sa mère et travaillait pour les pauvres, enfin le chiffre de la dot et les espérances. Il est certain que le mariage était considéré alors surtout comme un établissement. Mais le dieu malin qui rôde un peu partout se vengeait assez souvent de ce mépris en décochant à droite et à gauche des flèches inattendues et, à tout prendre, les ménages de ce temps-là valaient bien ceux d'aujourd'hui. Il faut noter aussi que le mariage était alors théoriquement et pratiquement indissoluble. Or on s'arrange plus facilement des défauts d'une maison qu'on achète que des inconvénients d'un appartement qu'on loue. La patience des femmes est venue de là, et peut-être aussi la fidélité de quelques hommes.

Évidemment, à l'époque dont je parle, toutes ces considérations étaient hors de ma portée. J'entendais mentionner les progrès de l'anticléricalisme et de la franc-maçonnerie sans rien y comprendre. Je me demandais pourquoi mes parents ne toléraient pas que certain médecin vint soigner nos domestiques. J'ai su depuis que cet homme fut en Touraine un des agents les plus actifs du malthusianisme et que, d'accord avec des sages-femmes, il dépeupla une partie du département. Mes parents se montraient aussi très hostiles aux sociétés de secours mutuels, nombreuses dans le pays. C'est qu'elles exigeaient de leurs adeptes la promesse de ne point recevoir, à la mort, les derniers sacrements, et elles faisaient bonne garde autour des mourants.

\* \* \*

La population qui nous entourait était, du reste, peu religieuse. Mon père prétendait que saint Martin, quoi qu'on en ait dit, n'avait jamais mis le pied en Touraine, et que le paganisme y régnait comme au temps de Jules César. Terre fertile et voluptueuse, où le paysage est fait pour plaire aux yeux et donner contentement au désir, la Touraine n'inspire pas, comme la Bretagne aride et embrumée, le besoin de reporter ailleurs ses espérances, et l'historien Martin Marteau a beau nous citer quantité d'excellents et dévots personnages « qui dans ce pays si propre à nourrir de beaux esprits ont éclaté dans l'Église de Dieu avec fruit et édification », nous sommes portés à croire que le peuple, lui, ne pratiqua jamais qu'une religion conventionnelle, à laquelle il mêla les anciennes superstitions. L'une des plus répandues dans ma jeunesse, c'était les « voyages ». Lorsqu'un paysan voulait obtenir une grâce temporelle — les Tourangeaux n'en demandent guère d'autres — il cherchait d'abord le saint spécialiste de son cas. Quand il l'avait trouvé et qu'il savait dans quelle paroisse ce saint était honoré, il députait vers lui un homme du bourg préposé aux dits « voyages » (on ne les appelait pas pèlerinages). A Chançay, l'homme en question était un vieux vigneron nommé Vilotio, qui n'assistait jamais à la messe, mais, pour quarante sous, il faisait « le voyage » plus ou moins lointain, destiné à obtenir pour l'un la guérison du mal de ventre, pour l'autre celle de la peur, pour un troisième celle des convulsions, etc...

Notre village comptait 700 habitants, et il n'y avait pas trois hommes à la messe le dimanche. En revanche, le jour de la Toussaint et aux vêpres des Rameaux l'église regorgeait d'hommes. Notre curé s'attristait, certes, de cette situation, mais, comme il était Tourangeau lui-même, elle ne le frappait pas outre mesure. Il était riche, donc bien vu de ses paroissiens qui lui confiaient volontiers leurs économies à placer et qui, en gens courtois, ne lui auraient pas fait « la farce », comme ils disaient, de mourir sans sacrements. Alors, notre curé cherchait à entretenir sa popularité financière, et il allait chaque samedi à Tours porter les écus de ses ouailles.

Il prenait pour cela l'omnibus invraisemblable qui, de Vernou, gagnait Tours en longeant la levée, c'est-à-dire les bords de la Loire, et qui, s'arrêtant partout, chargeait des paysannes pour la foire, des paniers de légumes pour le marché, des paquets pour le chemin de fer, et quelquefois des chèvres et des moutons pour l'abattoir. L'omnibus faisait un vacarme infernal, il branlait de toutes ses vitres et hoquetait sur ses quatre roues, répandant la terreur sur la route, d'où il chassait chiens et volatiles. Parfois nous prenions cet omnibus, mais c'était toujours pour nous faire arracher une dent, d'où une certaine mélancolie dans le voyage. On rencontrait des équipages que l'on connaissait tous : la charrette à deux roues du boucher de Chançay avec le garçon qui conduisait debout, les jambes écartées, tel un auriga romain, la carriole du boulanger remplie de piétons que son bon cœur cueillait à toutes les auberges, la grande charrette blanche de farine du meunier Périné, traînée par quatre chevaux harnachés de grelots, comme il sied à des chevaux de meuniers. Des équipages élégants croisaient ou dépassaient l'omnibus : c'étaient les châtelaines du pays qui se rendaient les unes chez les autres. Elles étaient assises toutes droites dans une victoria ou dans un landau. Une jupe ample à volants s'étalait autour d'elles, leur taille fine apparaissait sous une « visite » soutachée, leur visage souriait dans une capote fleurie et elles visaient le soleil avec un petit parasol bordé de franges. Les gens de l'omnibus les appelaient du nom de leur propriété : « Ça, disaient-ils, c'est Valmer; ça, c'est Vernou ou l'Orfasière », et l'inflexion de la voix se faisait plus respectueuse lorsqu'on citait un château qui recevait beaucoup de monde, les Tourangeaux ayant toujours tiré une certaine gloire des choses dont ils tiraient un profit certain. Parfois aussi on rencontrait

une minuscule charrette à âne, à laquelle une toile bleue remplie d'herbe faisait une grosse bosse, et la vieille qui conduisait l'attelage semblait perdue dans les deux joues d'un oreiller. A Vouvray montait souvent une femme habillée en homme et décorée de la Légion d'honneur, qui fumait un gros cigare. Le port du costume masculin lui était permis, disait-on, parce qu'elle avait rendu de grands services pendant la guerre. Nous brûlions d'envie de lui demander comment elle avait gagné son ruban rouge, mais nos parents nous défendaient de poser cette question-là, ce qui nous semblait bizarre, car comment n'être pas heureux et fier de raconter ses exploits? Elle est jolie, la levée, en toute saison. A gauche, la Loire roule des eaux calmes, animées seulement par quelques barques, ou par ces petites cases en bois qui abritent les pêcheurs d'alose. A droite, Vernou, Vouvray, Rochecorbon, Sainte-Radegonde offrent une succession de coteaux en terrasse, et dans la roche percée de portes et de fenêtres vivent les paysans. Il y a ainsi souvent plusieurs étages d'habitations, réunies par des escaliers irréguliers, taillés à même dans le roc. En été, des giroflées jaunes et ces campanules roses que l'on nomme herbeaux-chats fleurissent dans l'interstice des vieilles pierres, et la ligne tremblante d'une fumée émergeant de la vigne indique la cheminée.

Lorsque le dentiste avait terminé son office, nous allions nous consoler chez Roche, le pâtissier, où nous mangions des croquignoles et des éclairis sous l'œil protecteur de M<sup>lle</sup> Élisabeth, qui, boudinée dans un corsage à boutons d'acier, tenait le comptoir et regrettait l'Empire. Parfois, surtout à l'approche de l'hiver, nous rencontrions, en sortant, des nuées de petits ramoneurs aux bruns visages de Savoyards, sous la suie dont ils étaient barbouillés. Ils nous poursuivaient en susurrant toujours la même complainte : « P'tit sou! P'tit sou », puis, rassasiés, s'enfuyaient comme une volée de moineaux.

Dans la rue Royale — elle est devenue maintenant la rue Nationale — nous voyions aussi, attablés au café, les officiers de hussards ou de chasseurs qui venaient dîner à Valmer. Ils n'avaient pas du tout là les mêmes manières que chez nous, mais nos parents ne voulaient pas en convenir.

Une de nos distractions favorites était encore d'aller la maison de la Folle. La personne en question avait eu maille à partir avec toute sa famille, et pour se venger elle avait fait sculpter sur les murs extérieurs de son jardin les sept péchés capitaux et leur avait donné à chacun la tête d'un de ses héritiers. Nous terminions la journée par une visite au bazar Allouis, sorte de Palais des Merveilles où l'on pouvait toucher à tout sans rien acheter. Il y avait là des couteaux dits Eustache que l'on pendait à sa ceinture, et dont nous faisons une consommation immodérée, des pistolets à amorce, des encriers portatifs en zinc munis d'une chaîne que l'on enroulait avec orgueil trois fois autour de son cou, et enfin, tout un matériel de chapelle en plomb qui nous enthousiasmait. Nous en achetions un tous les ans pour 4 fr. 95, et le dimanche soir, en hiver, nous célébrions des saluts auxquels nos parents assistaient. Puis quand burettes, chandeliers, sonnette, ostensoirs étaient cassés, on faisait fondre le tout dans une pelle sur le feu, et l'on précipitait ensuite le plomb fondu dans un seau d'eau, où il se coagulait en prenant les formes les plus bizarres. Nos cérémonies religieuses de l'année finissaient toujours par cet holocauste.

\* \* \*

Nos parents étaient profondément chrétiens, mais ils l'étaient à la manière de leur époque, c'est-à-dire avec une teinte de jansénisme. La notion du respect dû à Dieu et de la dépendance de l'homme vis-à-vis du Créateur dominait toutes les autres. D'elle

découlait la dépendance des sujets vis-à-vis du prince, des enfants vis-à-vis des parents et, en général, de tous les inférieurs vis-à-vis des supérieurs. Les fermiers, les paysans appelaient communément mes parents « nos maîtres », et cela ne grandissait pas les uns, pas plus que cela ne diminuait les autres, puisque chacun était à sa place providentielle. Celui qui commandait à quelqu'un obéissait toujours à quelqu'un d'autre, et cela enseignait peut-être à commander sans morgue et à obéir sans hostilité. Je suis frappée de ce fait, qu'à une époque où la différence entre les classes était si grande, les domestiques, les pauvres, les infirmes et, en général, tous les faibles bénéficiaient d'égards si particuliers. Aucune impolitesse, aucune moquerie n'était tolérée à leur égard. Nous n'étions, du reste, ni moqueurs, ni méchants, nous partagions volontiers le contenu de notre petite bourse et aimions rendre service. Sans doute, les aînés d'entre nous avaient aussitôt réduit les plus jeunes en servitude, mais cela se fait à l'origine de toutes les sociétés. Ma jeune cousine était devenue notre ordonnance sous le nom fringant de Lavalette, et mon frère devait nous servir de domestique, sous le vocable plus humble de Lambert. Toutefois, il s'acquitta si mal de ses fonctions qu'il fallut faire de lui un maître.

On nous enseignait donc un grand respect vis-à-vis de Dieu. Mais ce respect le reléguait si haut et si loin qu'on n'osait guère l'aborder. Tout au moins ne pouvait-on le faire qu'en grande toilette des dimanches. Certes, on nous disait qu'il faut aimer Dieu. Malheureusement, on ne nous disait pas assez combien Il nous aime. Une sorte de pudeur faisait de cet amour une question intime et personnelle, que l'on n'osait guère aborder. Cela eût semblé aussi inconvenant que de s'embrasser en public. M. le Curé, lui-même, quand il venait déjeuner ou dîner, nous entretenait du temps, de son jardin, de la vigne, de ses catéchismes, des élections; jamais il ne parlait directement du bon Dieu, ni de ses rapports avec les âmes. Cela eût détonné. Au reste, toutes les manifestations extérieures de sentiment, même dans les relations humaines, étaient assez mal vues, dans ma jeunesse, et je me souviens que notre institutrice nous défendait même de soupirer.

Peut-être y avait-il là une réaction contre la sentimentalité romantique de l'époque précédente; peut-être un dernier raidissement de l'esprit janséniste. Je crois surtout que les catholiques d'alors étaient imprégnés, inconsciemment ou non, d'un certain libéralisme. Au lieu de voir dans la religion une mainmise universelle de Dieu, ils la regardaient plutôt comme un choix particulier de l'homme, et par un respect mal compris de la liberté des âmes ils ne cherchaient pas assez à communiquer aux autres ce qu'ils regardaient pour eux-mêmes comme le bien qui surpasse tous les biens. Cet esprit d'abstention qui a régné chez les catholiques à la fin du siècle dernier est certainement l'une des causes principales de la déchristianisation en France.

J'ai parlé des domestiques. Par leur dévouement et leur fidélité, ils étaient vraiment de la maison, on leur témoignait du reste toute confiance, et je n'ai jamais vu ma grand'mère se rendre à la cuisine ou à la lingerie. On venait prendre les ordres chez elle le matin, et la maison marchait à merveille. Dans l'espace de trente ans je lui ai connu deux ménages de domestiques. Nous aimions beaucoup le ménage de Louis et de Louise, car Louise nous permettait de faire le lit de ma grand'mère avec elle, un lit très amusant avec une couëtte en plume dans laquelle on entraînait en nageant. Elle portait toujours au cou une broche représentant une clef et nous prétendions que c'était la clef du cœur de Louis. Chez mes parents il y avait le ménage de Jacques et de Joséphine. Jacques s'était couvert de gloire dans la campagne d'Italie et au Mexique, mais ses nombreuses décorations n'en imposaient nullement à sa femme qui l'appelait toujours « Grand serin! » Dans nos disputes avec mon frère, Jacques prenait son parti

Joséphine prenait le nôtre, et cela finissait toujours par cette apostrophe de Jacques : « Ah! mignon, quand vous serez grand, vous leur en ferez voir à vos sœurs! » sur quoi Joséphine répliquait d'un air entendu : « Grand serin! »

Ma grand'mère avait une grande dévotion à la sainte Vierge. Que de fois, quand nous entrions dans sa chambre, nous la trouvions faisant les cent pas, son chapelet à la main! Quand le pape Léon XIII promulgua son encyclique sur le Rosaire, elle décida que nous le réciterions tous les soirs à la chapelle pendant le mois d'octobre. Combien j'aimais cette prière! Dans la chapelle éclairée seulement de deux cierges ma grand'mère récitait lentement les *Ave* et nous répondions en chœur. J'entendrai toujours nos voix claires d'enfants se détachant sur les voix basses de mon père et de mon oncle. La porte laissée ouverte laissait passer de grands coups de vent qui faisaient baisser soudain la flamme des cierges et alors des ombres étranges couraient sur le mur. Nous quittions avec regret ce lieu où nous nous sentions si bien en sécurité, et souvent nous retrouvions dehors la pluie, la tempête.

A la veille des fêtes nous allions nous confesser tous ensemble à Vernon. On attelait à l'omnibus les deux chevaux blancs, et enfants et grandes personnes se tassaient dans la voiture. Comme auparavant on avait fait son examen de conscience, on éprouvait le sentiment désagréable de porter tous ses péchés écrits sur son front. Personne ne parlait, et l'on osait à peine se regarder. L'omnibus nous déposait enfin près de la porte de l'église, là où l'arbre dit de Sully tend ses moignons vers le ciel. Après la confession nous allions chez l'épicière pour acheter diverses provisions et souvent pour nous faire enlever nos verrues. M<sup>me</sup> Thierry, qui était préposée à cet office, avait sous son bonnet tuyauté des yeux bleus avisés et une lèvre mince. Elle nous faisait faire cinq nœuds dans une petite ficelle qu'elle enterrait ensuite, et nous devions réciter pendant la semaine autant d'*Ave* qu'il y avait de nœuds à la corde. Mon père condamnait cette pratique comme superstitieuse. Ces dames répliquaient que le bon Dieu la permettait assurément puisque les verrues disparaissaient. Et cette raison était péremptoire.

L'odeur de chicorée qu'exhalait l'épicerie de M<sup>me</sup> Thierry est restée liée dans mon esprit à l'idée de verrue et à celle de confession; j'en demande pardon à mon auditoire.

\* \* \*

Nous avons donc souvent des verrues aux mains. « Parce que vous touchez à toutes espèces de choses », déclaraient nos parents, et sans doute ils avaient raison. Mais c'était bien là notre seule maladie. Nous nous portions comme le pont Neuf, ce qui explique sans doute notre joie de vivre et l'intérêt que nous prenions à toutes choses. Au temps dont je parle, l'appendicite n'existait pas encore, et nous n'avons pas réussi à l'inventer, malgré les quantités de sable de la Loire que nous avalions dans nos promenades, pour saler, disions-nous, les noix et noisettes que nous aimions cueillir. Tous les printemps, à la même époque, nous avons un gros rhume. Quelquefois on faisait venir le médecin qui, assis à notre chevet, causait chasse avec mon père et discutait avec lui sur un nouveau système pour dresser les chiens, dont on disait grand bien en Allemagne. Le docteur nous examinait ensuite vaguement, et nous ordonnait des pastilles de goudron Guyot. D'autres remèdes étaient plus simples et à la portée de chacun. Si l'un de nous saignait du nez, on lui appliquait soudain dans le dos une clef froide; s'il avait le hoquet, il devait réciter d'un trait : « J'ai le hoquet, Père Loquet, Dieu le sait, *Dominus vobiscum*, je ne l'ai plus. » Contre les coupures il y avait le taffetas d'Angleterre, contre les bosses une pièce de 5 francs appliquée sur l'endroit meurtri, et enfin, lorsque nous nous brûlions les doigts, une belle toile d'arai-

gnée que l'on allait chercher à la cave et dont on entourait soigneusement la blessure, faisait merveille... Mon Dieu, oui, puisqu'on guérissait!

Sans doute, mes parents n'ajoutaient pas foi à tous ces remèdes de bonne femme, mais je les soupçonne d'avoir été particulièrement sceptiques au sujet des autres. La Faculté les y aidait : « Prenez-en tant que cela guérit », disait à ma grand'mère son vieux médecin en rédigeant une ordonnance.

Il ne faut donc pas trop s'étonner si, après avoir été élevée dans de tels principes, je me demande parfois si l'on guérit à cause d'un remède ou malgré lui.

De mon temps la maladie était regardée comme une honte et les familles la cachaient soigneusement. Elles n'y croyaient guère non plus, et un enfant qui avait souvent mal à la tête passait pour un paresseux. Mon père aimait répéter que la fatigue n'est pas autre chose qu'un arrêt de la volonté.

Aussi exigeait-il que nous le suivions des après-midi entières à la chasse et dans les grandes randonnées qu'il faisait pour surveiller la propriété. Il savait rendre les promenades intéressantes, car l'histoire naturelle n'avait pas de secrets pour lui. Il connaissait les noms des arbres, des plantes, des insectes, le cri de chaque oiseau, son plumage, son nid. Sous sa direction nous faisons des collections de papillons qui nous passionnaient, et le soir, à la lueur d'une lanterne, nous allions attraper les bombyx et les sphynx qui se posent sur les belles de nuit. Sa science — je m'en suis rendu compte depuis — était vraiment universelle. Il était aussi bon juriste que latiniste, aussi habile chasseur qu'habile architecte. Affable pour tous, il y avait cependant une race d'hommes qu'il ne pouvait supporter : c'étaient les poètes, et il attribua toujours les malheurs de la France à Victor Hugo.

Les Tourangeaux, dont le patriotisme est très chatouilleux, lui pardonnaient cette boutade parce qu'il était excellent convive et qu'il animait de sa verve ces dîners si élégants et si spirituels qui réunissaient plusieurs fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, les gens du pays. On tenait beaucoup à la bonne cuisine, en ce temps-là, c'est-à-dire à faire excellemment des plats très simples. L'invasion des fourneaux de cuisine mobiles qui se substituaient un peu partout aux anciens fours de campagne encastrés dans le mur et chauffés au bois avait porté un coup sensible aux gourmets. La broche disparaissait des hautes cheminées de cuisine où pendaient les jambons de l'année précédente, mais les traditions culinaires demeuraient encore inébranlables. Les repas ordinaires se composaient toujours d'un service d'œufs, de deux viandes et d'un plat de légumes, avec alternance de viande blanche et de viande noire, comme il convient. Pour les repas priés on ajoutait à l'ordinaire une volaille et un plat de poisson. Ce qui semble extraordinaire, c'est que les convives mangeaient de tout abondamment. Quant aux vins, les Belges se plaignaient qu'ils étaient peu variés et médiocres, à part le Vouvray 74, gai et pétillant.

Chaque cuisinière du pays avait sa spécialité, et l'on se réjouissait de déguster la tour au chocolat qui faisait la gloire de Pierrefitte et le gigot de chevreuil sauce poivrade dont s'enorgueillissait le Mortier. Aussitôt, après le dîner, les hommes partaient pour le fumoir où une épaisse fumée ne tardait pas à les envelopper et une certaine torpeur s'emparait des femmes restées seules au salon. Je ne sais ce qui se passait ensuite car nous allions nous coucher.

\* \* \*

La vie de province produisait une foule de types, et à ces types il arrivait des aventures que l'on aimait raconter. Ainsi, à propos d'avarice, on citait toujours M<sup>me</sup> de Carenton, dont le mari, mort à Tours, allait lui coûter très cher d'enterrement. Soudain, elle



a une inspiration, fait transporter le mort dans son coupé, le cale dans un coin, et fouette cocher pour la campagne. Mais voici qu'à l'octroi de Tours les douaniers s'approchent et justement le mort paraît s'affaïsser. M<sup>me</sup> de Carenton ne perd pas la tête et pour détourner les soupçons, elle donne un grand coup de coude au mort en disant d'une voix forte : « Tiens-toi droit, Carenton ! » Le coupé passa sans encombre, et le mort fut enterré sans beaucoup de frais à la campagne.

J'avais un grand-oncle qui portait encore autour du cou le haut foulard blanc, bouffant, de mode sous la Restauration. Il avait été page sous Charles X, et un fort joli page, disait-on. Il épousa une femme acariâtre et grondeuse et devint sourd sur ses vieux jours. Lorsque ma mère le plaignait de son infirmité, il avait une manière à lui de lever la main en haussant les épaules et de répondre : « Que veux-tu ? Au moins, je n'entends plus ta tante. »

Un autre de nos voisins, M. de Parivy, donnait tous les ans deux festins de cinquante couverts. A tort ou à raison, le premier festin passait pour plus élégant que le second. Furieuse de n'être priée qu'au second, ma tante de Marolles se brouilla avec l'amphytrion et la brouille dura plusieurs années. Mais voici qu'un jour le landau de ma tante rencontra le cabriolet de M. Parivy qui saute à bas du siège, fait arrêter la voiture de son ennemie, et mettant un genou en terre, la supplie de lui pardonner. Il paraît que ma tante se laissa fléchir.

C'est le même M. de Parivy qui, à soixante-quinze ans, s'enrôla dans les zouaves pontificaux et fit toute la campagne de Rome. Il s'en alla ensuite mourir à la Trappe.

Et je ne cite pas d'autres anecdotes qui couraient le pays : l'histoire de M<sup>me</sup> Cordier, si serrée dans son corsage que l'un des boutons qui le fermaient sauta soudain avec bruit, et tourbillonnant tel un projectile, traversa la vitre et blessa, dit la légende un honnête homme qui passait ; ou bien l'exclamation de M. de Flairgny qui, fatigué par la longueur d'une visite, se promenait de long en large dans le salon en murmurant : « Cent sous au cocher s'il attelle ! »

On riait de toutes ces plaisanteries, mais sans esprit de critique, car on était très bienveillant. Il y avait tant de cordialité et de simplicité dans les rapports de voisinage, en Touraine ! Quand le duc de Fezensac, cet ancien pair de France, venait dîner à Valmer et qu'il avait un beau melon dans son jardin, il l'apportait sous son bras.

La Touraine passait alors pour rendre la santé aux personnes délicates de la poitrine, et nous avons sur ce point le fameux témoignage de Balzac : « Ne me demandez pas pourquoi j'aime la Touraine. Je l'aime moins que je ne vous aime, mais sans la Touraine peut-être ne vivrais-je plus. » La Touraine passait aussi pour posséder le plus pur accent français. Les habitants du cru en riaient bien un peu lorsqu'ils pensaient aux « j'allions » et « j'venions » dont les « François » et les « Antouène » émaillaient leurs discours quand la bourgeoise « leu commandait d'aller quéri un siau d'iau », mais puisque telle était la réputation de la Touraine, autant en profiter et sans publicité — la publicité alors n'existait pas — la Touraine se remplissait, chaque automne, de convalescents et de jeunes Anglais. On voyait peu les premiers, mais les autres étaient de toutes les fêtes du pays, où ils apportaient des joues rougissantes, une inébranlable bonne humeur et un appétit à toute épreuve. Nous les rencontrions surtout à Vouvray, dans cette jolie demeure de la Ducassière qu'habitait la famille Brenier. M. Brenier avait été ambassadeur de France à Naples, sous l'Empire. Il vivait à Vouvray avec sa femme, une Anglaise très originale, et deux filles d'un certain âge. De leur séjour dans les Cours étrangères la famille Brenier avait gardé une certaine somptuosité qui s'alliait du reste à l'esprit de bonté

et d'amabilité le plus délicat qu'on puisse imaginer. Ils appelaient chacun par son titre, et les « oui, baron », « certainement, marquise », « pardon, comtesse » se multipliaient sur leurs lèvres. Quand ils venaient déjeuner à la maison, et que mes parents les emmenaient faire une visite, ils se faisaient toujours suivre par leur landau à vide. De même jamais leur voiture n'osait monter jusqu'au château, ils la laissaient à la grille d'entrée et venaient à pied. Les demoiselles Brenier avaient les bras nus en plein jour, ce qui semblait très bizarre alors, et des robes d'organdi clair en toute saison. On les trouvait habituellement au piano, chantant *Ay Chiquita* ou quelque romance sentimentale. Mais leur préférence allait à la Muse tragique et tout leur plaisir était de déclamer. L'aînée venait souvent à la maison, déguisée en Judith, portant d'une main un cimenterre en carton et de l'autre un sac qui contenait la tête d'Holopherne. Elle se plaçait devant les rideaux de velours qui séparaient habituellement le salon de la porte de la salle à manger, mais qui, ce soit-là, devenait la tente d'Holopherne. Puis brandissant son arme, elle s'écriait d'une voix théâtrale :

*Voilà donc l'ennemi que je dois égorger, etc..., etc...*

Pendant tout le monologue nous étouffions de rire, et mon cousin entassait des mouchoirs dans sa bouche pour ne pas éclater. Nos parents avaient beau nous lancer des regards où le mécontentement alternait avec la supplication, rien n'y faisait, et les uns après les autres nous quittions le salon pour rire à notre aise. Pourtant, aujourd'hui comme alors, je me reproche ce rire, car les excellentes demoiselles Brenier ne savaient qu'inventer pour amuser les enfants de Valmer, comme elles nous appelaient. Étrennes superbes, promenades le Mardi-gras dans toutes les boutiques de Vouvray où il nous était permis de choisir les objets qui nous convenaient, goûters succulents, elles donnaient tout ce qu'elles possédaient, et plus encore, car à force de donner elles se ruinèrent complètement. Mais notre reconnaissance d'enfants a toujours été vers elles. Si elles représentent peut-être le désordre romantique d'un passé presque séculaire, ce désordre n'était pas fait d'égoïsme ; il était imprégné au contraire d'un oubli de soi et d'un plaisir à faire plaisir que l'on trouve rarement aujourd'hui, et j'ai aimé évoquer leur image pour obéir à un devoir du cœur...

\* \* \*

Mais j'ai trop abusé de votre patience, et nous allons fermer ce livre d'images que nul n'ouvrira plus après moi. Parmi les histoires que j'ai évoquées, beaucoup ne subsistent plus dans d'autres mémoires que la mienne, et je suis seule à me rappeler le son de beaucoup de voix qui se sont tuées. Pourtant ce n'est pas sur un regret stérile du passé que je veux vous quitter ce soir. Rien ne sert de regarder éternellement en arrière, dans l'attitude figée de la femme de Loth. C'est en avant qu'il faut marcher, avec les anges. Seulement, je crois qu'il faut emporter avec soi certains enseignements du passé.

Je ne veux faire ici le procès de personne, mais entre la génération d'avant-guerre et celle d'aujourd'hui, tant de concepts intellectuels et scientifiques ont remis en question des vérités jugées éternelles, tant d'inventions nouvelles ont transformé la vie, qu'une brèche énorme sépare les pères des enfants, et les faiseurs de ponts, hélas ! sont rares.

Eh bien ! je crois que, de part et d'autre, nous devrions nous employer à devenir de ces faiseurs de ponts, et la synthèse se ferait à mi-chemin, grâce à nos bonnes volontés réciproques. Examinons notre conscience à nous, les vieux, et voyons si parfois nous n'avons pas incriminé la jeunesse par dépit et sans cause. Il est si facile d'attribuer à ses propres habitudes la valeur d'une

nécessité sociale et d'appeler principes ses préjugés. On est toujours un peu sévère pour l'époque où l'on n'a plus vingt ans, et peut-être aurions-nous mieux fait de ne pas prendre au tragique les cheveux coupés des demoiselles, leurs jupes courtes et la fumée de leurs cigarettes, comme si ces inventions futiles autant que fugitives, pouvaient mettre en péril le salut de la société. Avouons aussi que nous manquons d'enthousiasme pour les jarrets de Ladoumègue parce que les muscles étaient moins payés de notre temps que les cerveaux, et confessons enfin que si nous sommes hostiles au cinéma, c'est que nous comprenons seulement la drôlerie d'un film cinq minutes après que l'enfant à côté de nous en a ri. Nous ressemblons, voyez-vous, à ces solennels landaus qui traînent encore lentement quelque douairière au Bois, au milieu de la ruée vertigineuse des autos. Notre rythme n'est plus celui du monde actuel, et nous sommes essoufflés par le tourbillon d'aujourd'hui. Alors, trop volontiers, nous tournons le dos à l'époque moderne et nous racontons des histoires qui commencent toutes ainsi : « De notre temps »...

Mais vous, les jeunes, n'avez-vous pas contribué, vous aussi, à la coupure actuelle et pourquoi vous séparer aussi nettement d'expériences dont vous pourriez profiter ? Vous n'avez cependant pas pu créer un monde si neuf que le péché originel n'y ait pas sa place, et ce n'est pas parce que vous côtoyez le danger de plus près que vous êtes mieux défendus contre lui ? Croyez-moi, il y a toujours quelque chose à prendre dans l'héritage du passé. Mais que dis-je ? Vous avez justement inventé un style d'ameublement qui bannit la possibilité d'un héritage et qui pourrait s'appeler le style des enfants trouvés, car comment caser le vieux secrétaire de votre père ou les portraits de vos parents dans un atrium romain dont les murs sont voués par une destinée inexorable au nudisme et où des meubles en tubes d'acier imposent au visiteur non préparé l'idée d'un service à la fois rébarbatif et hygiénique ?

Je sais bien que chaque époque a son style, mais le nôtre était hospitalier à tous ceux qui l'avaient précédé. On maintenait indéfiniment dans le salon le fauteuil Louis XIII du grand-père à la place où jadis il lisait son journal, et le tabouret en tapisserie qui servit à la tante Julia lorsqu'elle se cassa la jambe ne quittait pas le pied de la table où elle faisait jadis des réussites. Les beaux meubles cirés du premier Empire alternaient avec les horribles poufs en velours du second et avec les tête-à-tête capitonnés de la Troisième République. Cela ne créait sans doute pas un ensemble, mais cela faisait certainement une intimité !

Cette intimité, il faut la refaire, voyez-vous. De notre côté, nous sacrifierons tout ce que notre piété historique avait d'exagéré, tout ce qu'elle donnait aux mites et à la poussière. De votre côté, vous ouvrirez les espaces désertiques de vos appartements à quelques souvenirs. Car, au fond, voyez-vous, nous ne pouvons nous passer de vous, et l'origine de la querelle n'est pas ailleurs. Alors comme nous nous sentons délaissés, nous devenons grincheux, nous méconnaissons les qualités indéniables de la jeunesse actuelle, ce cran, cet entrain, cet esprit d'organisation qui nous ont manqué, hélas ! et nous faisons — eh bien ! pourquoi ne pas l'avouer ? — nous faisons du mauvais esprit. Il faut que cela cesse, n'est-il pas vrai ? Toutes les époques sont belles car elles offrent toutes des possibilités d'action pour le bien, et chaque génération est particulièrement armée pour l'époque où Dieu l'a fait naître. Employez donc vos vingt ans à accroître par tous les apports de la science et de l'intelligence modernes, le patrimoine de la Patrie. Alors, au soir de votre vie, il ne vous restera plus sur les lèvres, lorsque vous repasserez vos jours devant Dieu, que ces deux mots qui doivent être notre dernière prière à tous : « Pardon et merci. »

B<sup>me</sup> AMÉLIE DE PITTEURS.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### « Alexandre Farnèse »

J'étais plus dans le vrai que je ne le pensais, quand j'écrivais que de l'immense documentation amassée et colligée par M. le professeur van der Essen surgirait, à la gloire d'Alexandre Farnèse, un monument d'érudition, car l'œuvre entreprise par le savant auteur prendra les proportions d'une histoire en quatre volumes in-octavo. Le deuxième que suivra à bref délai le troisième vient de paraître à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire. Ce tome de 366 pages va de 1578 à 1582, c'est-à-dire continue l'histoire du duc de Parme depuis sa prise de possession du gouvernement des Pays-Bas jusqu'à la date où il parvient, en dépit des dispositions contraires du Roi qui voulait partager le pouvoir entre lui et Marguerite de Parme, sa mère, à réunir définitivement dans ses mains les prérogatives civiles et militaires.

Je n'ai pas à redire ici comment M. van der Essen entend l'histoire ni à caractériser à nouveau sa manière. Ce volume, comme tous ceux qui sont sortis de la plume de cet infatigable travailleur, est bâti à chaux et à sable, construit de matériaux solides recueillis à la source même, aux dépôts des archives farnésiennes de Naples et de Parme, aux archives générales du royaume à Bruxelles, à celles du Vatican et dans toutes les grandes bibliothèques. Tous les critiques ont loué la solidité de cet historien, son absolue bonne foi, son impartialité la plus objective, sa soumission aux faits,

quels qu'ils soient, ce qui reste la condition primordiale de la science historique. Il n'avance pas un détail, il n'énonce pas une opinion, il ne relate pas un fait si menu soit-il qu'il ne puisse justifier. On pourrait craindre qu'à cette façon scrupuleuse et sévère d'écrire l'histoire, on ne s'expose à la sécheresse et à l'abus de l'analyse. Il n'en est rien. M. van der Essen ne cultive pas sans doute les grâces du bien-dire, ne recherche pas les agréments du style, mais il possède l'art du récit qui consiste essentiellement à reconstituer la trame des événements, à les mettre en pleine lumière dans leur enchaînement, en un mot à les faire revivre. Sous la conduite de ce guide sagace, le lecteur éprouve cette profonde satisfaction d'une vue rétrospective des faits si nette, si précise, qu'il lui semble en être le témoin. C'est l'impression produite par le déroulement logique du passé et aussi par l'interprétation authentique des sentiments de ceux qui y jouèrent un rôle et des démarches qui en furent la suite. Vous me direz qu'à ce compte-là un roman bien bâti offre le même intérêt et procure le même plaisir. Sans doute, mais à cette grosse différence près, qu'avec un historien probe et scrupuleusement consciencieux tel que M. van der Essen, nous ne voyageons pas au pays de l'imagination, mais, en pleine sécurité, au pays des réalités.

Le mérite est grand. Il est si malaisé déjà de rendre compte du présent, d'en donner l'intelligence complète. Jugez alors de l'immense travail du chercheur qui s'en va dépouiller des montagnes de documents, qui les explore, les confronte, en extrait la vérité parcelle par parcelle et, enfin, parvient à une reconstitution qui se justifie par sa cohérence même, par l'ajustement de toutes

ses parties. Que de témoins à interroger ! Quelles fardes de correspondances à lire et relire pour y découvrir la secrète pensée de ceux qui les ont écrites. En la matière présente, pour comprendre Farnèse, il a fallu se plonger dans ses lettres au Roi, à Ottavio, son père, à Granvelle, aux seigneurs ses délégués dans de nombreuses négociations, à tant d'autres, et les contrôlant par les réponses, en pénétrer le sens intime. van der Essen excelle dans ce labeur patient d'investigations, de recoupements d'où se dégage si pas toujours la certitude, tout au moins l'approximation du vrai la plus assurée.

Le résultat ? C'est qu'en définitive, cette période de notre histoire, si formidablement complexe, s'éclaire, s'illumine et que, sortant de la pénombre où on les distinguait mal, les événements apparaissent en pleine clarté.

Comme il a su nous montrer Alexandre Farnèse et le dépeindre dans la vérité de son personnage, en se donnant la peine de capter tous les témoignages épars pour les faire converger vers l'unité psychologique... Le fils d'Ottavio et de Marguerite de Parme est bien Italien, il en a la finesse et presque l'astuce, mais combien par son éducation, par ses relations, mâtiné d'Espagnol et même teinté de Flamand.

A l'habileté il joint l'impétuosité, à l'impétuosité la maîtrise de soi. Face au Taciturne, au Taiseux, lui aussi sait être impénétrable, envelopper du secret sa décision finale. Corps d'acier, volonté de fer, il unit l'endurance à la sensibilité, l'intrépidité à la prudence. Il a le culte de la magnificence. Il sera grand capitaine et diplomate consommé, héroïquement fidèle à son Roi et à l'Eglise. Même devant l'absolutisme de Philippe II, il garde son indépendance. Il n'a pas la morgue espagnole, il a plutôt la simplicité flamande, mais il est glorieux, avide de renommée. C'est un magnifique exemplaire d'humanité, presque un surhomme de la Renaissance.

L'admirable gravure de P. de Jodé, d'après le portrait d'Otto Vœnius de la Bibliothèque royale de Bruxelles, placée au frontispice du tome II ! Quelle puissance, quel dynamisme respire dans cette image ! Ses yeux qui vous subjuguent par leur profondeur, cette chevelure taillée en brosse, ce vaste front, ces moustaches retroussées, ce menton volontaire et énergique, ce port martial, ce grand air d'autorité, de majesté, cette main crispée sur le bâton du commandement. Je ne me lasse pas, après avoir lu le volume, de contempler cette image où je retrouve vivant le Farnèse qui nous a été conté.

\* \* \*

Au centre du livre, une autre planche retiendra longtemps l'attention du lecteur : *Prise de la ville de Maestricht*, le 29 juin l'an 1579, elle représente Farnèse porté triomphalement par ses soldats, en réalité le 21 juillet suivant, sur un siège éblouissant surmonté d'un baldaquin, vers la ville conquise. Gravure de R. de Hooghe d'après le capitaine-ingénieur Ledesma.

C'est la journée culminante de Farnèse à laquelle l'auteur a consacré tout un chapitre qui pourra inspirer un chant d'épopée. On peut dire que tout l'ouvrage gravite vers cet événement central. Ce même jour, en effet, « Alexandre pouvait enregistrer deux succès considérables, l'un dans le domaine militaire, l'autre dans le domaine politique. Ils étaient dus, le premier, à sa ténacité, à son courage indomptable, à sa science technique, à l'ascendant qu'il exerçait sur ses soldats ; le second, à son habileté manœuvrière, à son esprit de modération, à sa conception exacte des possibilités, à la confiance qu'il avait réussi à imposer à ses adversaires ». C'est, en effet, ce 29 juin, le jour même de la prise de Maestricht, que furent échangés les serments par lesquels les Wallons et les délégués de Farnèse s'engageaient à observer les articles de la convention qui s'appellera le traité d'Arras.

C'est là ce que sans exagération on peut appeler l'œuvre géniale d'Alexandre Farnèse. A la mort de don Juan, son oncle, dans le pestilentiel et fangeux camp de Bouges, devant une armée indisci-

plinée, un pays aux abois, livré aux ambitions effrénées du Taciturne, et bientôt du Palatin Casimir, du duc d'Anjou, d'un regard il embrassa la situation complexe et presque désespérée. Il sentit que les Wallons répugnaient au joug du Taciturne, que les Gantois eux-mêmes se cabraient contre l'insolence calviniste. Il vit bien que les provinces où dominait Guillaume d'Orange étaient irrémédiablement perdues pour le Roi, mais qu'il fallait sauver ce qui pouvait être sauvé, ce qui sera un jour les Pays-Bas catholiques, la future Belgique. Il eut cette vue supérieure que le seul moyen de réussir serait un mélange inouï de force et de modération, le recours simultané aux armes qui prouverait la puissance de l'Espagne, intimiderait les rebelles et les contiendrait, et, d'autre part, le recours à la diplomatie qui ménagerait les Wallons, les attirerait graduellement vers la cause du Roi. Et, à la fois capitaine et diplomate, il dépensa des trésors d'énergie, de science militaire pour frapper un grand coup que toute la catholicité applaudit comme une victoire éclatante sur l'hérésie, ce fut la prise de Maestricht, et il dépensa des trésors d'habileté, de patience, pour faire rentrer par la persuasion les Wallons, les Malcontents dans le giron de l'Espagne.

M. van der Essen a déployé, lui, des trésors d'érudition pour nous faire connaître dans tous leurs détails ces événements qui ont changé la face du pays. Il n'est pas une page qui soit oiseuse ou insipide, il résulte de cette multitude de faits une vision complète de cette période si extraordinairement tourmentée.

\* \* \*

Il se rencontre dans cet ouvrage une foule d'aperçus qui donnent une juste idée de l'esprit du temps. Combien curieux le ban du Taciturne, c'est-à-dire l'arrêt de proscription qui met à prix, pour 30,000 écus, la tête de Guillaume d'Orange. Libellé par le cardinal Granvelle, devenu à la Cour de Madrid un conseiller intime de Philippe II, transmis à Farnèse par le Roi qui en presse l'exécution, il ne heurte en rien les idées de l'époque et si Farnèse y oppose une manœuvre dilatoire, c'est uniquement parce qu'il juge le ban inopportun, contrecarrant sa politique de modération.

Un autre fait intéressant et qui éclaire à fond l'âme de Farnèse, c'est sa résistance au Roi qui, en exécution du traité d'Arras promettant aux Pays-Bas un gouverneur de sang royal après les derniers six mois de gouvernement de Farnèse, appela Marguerite de Parme, à la charge de gouvernante, aux côtés de son fils qui serait confiné dans l'exercice du pouvoir militaire. Dualisme maladroït qui contrariait la politique d'Alexandre à la fois militaire et diplomatique. On lira avec un vif intérêt les correspondances échangées à ce sujet entre la mère et le fils, entre eux et le Roi et l'on ne saura trop admirer la fierté de Farnèse et son habileté.

A mesure que se développe l'œuvre de M. van der Essen, l'intérêt grandit ; à mesure que s'élargit l'horizon, la personnalité de Farnèse s'affirme. On le trouvera supérieur à son temps. On l'admira surtout dans les péripéties du siège de Maestricht, lorsque, après les échecs sanglants des portes de Bois-le-Duc et de Bruxelles, crevant lui-même de douleur et de honte, selon l'énergique expression d'un contemporain, il se ressaisit, reprend en mains son armée désemparée, défailante et remonte les courages par ce cri : « Faisons le propos de triompher coûte que coûte, recommandons-nous et nos affaires à Dieu. C'est pour son saint service que nous sommes ici, pour exposer notre vie, dans la lutte contre les hérétiques. Laissez faire à Dieu et à moi ! »

Frappé par la maladie, de sa litière, dans sa tente, il dicte pour le Roi le récit de la prise de la ville, il suit les négociations engagées avec les Wallons. Si jamais s'est vérifié le mot de Bossuet, une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime, c'est bien dans ces conjonctures historiques dont nous devons à M. van der Essen le magistral récit.

J. SCHYRGENS.

**Fabrique de Statues Religieuses**

Chemins de Croix — Crèches toutes tailles — Corps de Christ, etc.  
Edition — Sculpture  
Décoration — Reproductions — Agrandissements — Réductions  
MOULAGES D'ART  
Création de Modèles pour Propagande et Publicité

**Articles Religieux**

Objets de Piété pour couvents Spécialités pour Missions

**M. H. Froustey**

44, Avenue de l'Armée (Cinquantenaire) BRUXELLES  
Tél. 33.30.43 Reg. C. Brux. 51.752 — Exportation vers tous pays  
Se recommander de la Revue pour les conditions

**PAPIERS - CARTONS****G. & R. DELCORDE**

44, AVENUE SLEECKX, 44  
BRUXELLES-SCHAERBEEK

- - - - Fournitures générales pour la reliure.  
Papiers et Cartons pour Cours de Travaux Manuels.  
Cartons en feuilles pour le collage des photos.  
Collections échantillons sur demande. - - - -

**Caisse Hypothécaire Anversoise**

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Register du Commerce d'Anvers n° 1188

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 65.748.575,18

FONDS SOCIAL : frs. 105.748.575,18

Siège Social : ANVERS

35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir

Tél. N° 302.30-302.31

Siège de Bruxelles

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 64

BUOOURSAL DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**

Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %

Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % ; 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

**Banque de Placements Hypothécaires s. a.**

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 83 Siège social : ANVERS BRUXELLES  
rue d'Arenberg, 18 Avenue du Midi, 9

**OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET**

**BONS DE CAISSE 4 % NET**

garantie exclusivement par des

**PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

en 1<sup>er</sup> rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

**Société Générale de Belgique**

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale - Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr. 1.000.000.000

RÉSERVE . . . . . fr. 1.116.933.000

FONDS SOCIAL . . . . . fr. 2.116.933.000

**CONSEIL DE DIRECTION :**

MM. Emile Francqui, Gouverneur;  
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;  
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Félicien Cattier, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur;  
Henry Le Bœuf, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

**COLLEGE DES COMMISSAIRES :**

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron A. d'Huart;  
le baron de Trannoy;  
G. Mullie;  
Paul Hamoir;  
H. Vermeulen.  
le comte Patoul.

Le Secrétaire,  
M. Camille Lepêche.

**TOUTES LES OPERATIONS DE BANQUE**

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 275 villes et localités importantes du pays.

**CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE**